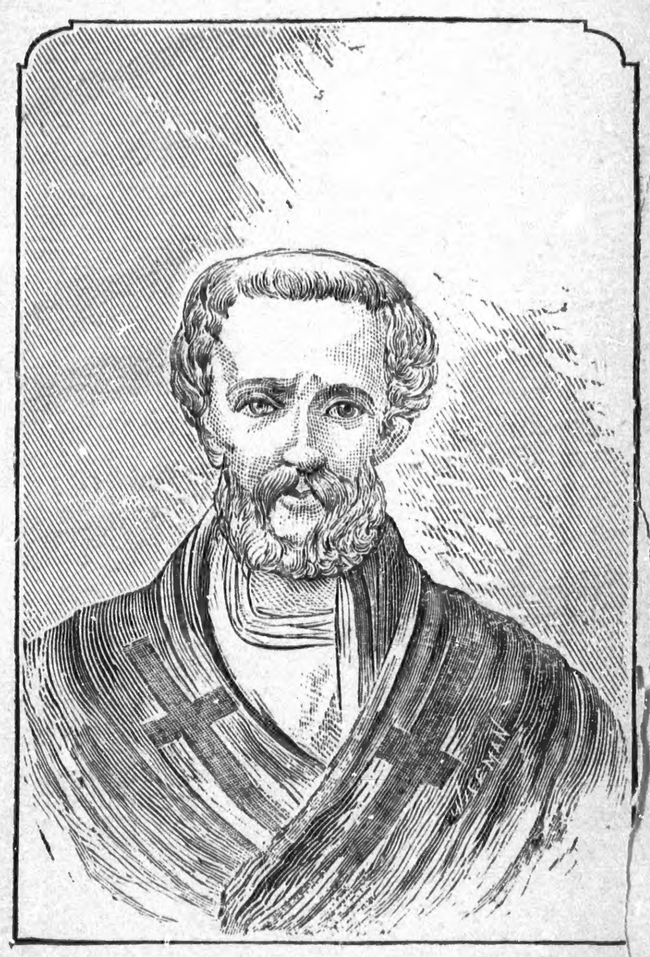
BIBLIOTHÈQUE

RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.

SÉRIE PETIT IN-12



SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

DIX, 59

ÉCRIN

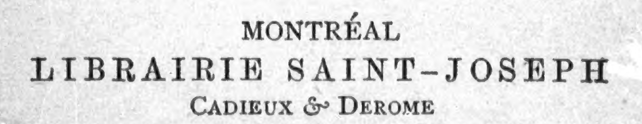
DE LA

JEUNESSE

PAR

S. S. A...

Bibliothèque des Élèves
Students' Library
O. U.



MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME

1885.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BX
2350
.A3
1885

A MES JEUNES LECTEURS.

Mes chers amis,

Vous êtes au seuil de la vie ! Qui peut dire ce qu'elle sera pour vous et ce que la divine Providence vous destine pour les années à venir. En attendant que le temps vous apporte la part qui vous est réservée en ce monde, tous ceux qui s'intéressent à votre bonheur présent et futur vous font les meilleurs souhaits et se mettent à contribution pour vous assurer une existence qui soit exempte de peines comme de regrets ; vous êtes une plante dont ils surveillent la croissance avec une espérance mêlée de crainte : pour faciliter votre développement et accélérer vos progrès, vous le savez, leur dévoûment et leur amour vous entourent des plus tendres soins. Vos parents, vos professeurs, vos institutrices se joignent de concert

dans cette œuvre importante de la culture de votre esprit et de votre intelligence ; ils rivalisent de zèle et de sollicitude, et leurs talents n'ont d'autre champ d'action que cette jeunesse qui doit plus tard faire leur juste gloire et qui est, aujourd'hui, l'objet de leurs vigilants travaux.

Vous, chers amis, vous êtes là, comme ces matériaux bruts que d'habiles ouvriers travaillent et que des connaisseurs expérimentés examinent pour en tirer parti. A vous donc de devenir des pierres propres à occuper une place honorable, et à vous laisser façonner de manière à exciter l'envie de vos condisciples en répondant à l'attente de ceux qui cultivent la terre de votre cœur avec tant d'habileté.

Mais, chers amis, que d'obstacles vous aurez à surmonter, non seulement dans l'œuvre de votre éducation et dans la formation de votre caractère et de vos mœurs ; mais encore dans la liberté de vos principes et dans la pratique des convictions religieuses que l'on s'efforce d'implanter dans vos cœurs ; car, hélas ! dans les jours né-

fastes que nous traversons, que de pièges sont tendus, non seulement à la jeunesse sans expérience, mais encore à tous les âges comme à tous les états. Chaque pas cache un abîme : chaque rencontre peut être l'occasion d'une ruine complète pour les âmes les plus pures. Satan livre une sourde et hypocrite guerre à tout ce qui s'appelle "Bien," et jamais, plus qu'aujourd'hui, a-t-il eu plus de succès et renversé plus d'espérances.

Bientôt on essaiera d'insinuer les doctrines les plus fausses et les enseignements les plus pernicieux dans vos âmes, fraîches encore et tout imprégnées de la saine morale que des maîtres pieux vous enseignent depuis vos plus tendres années. Bientôt, circuleront à vos oreilles des mots, dont heureusement la signification vous est encore à peu près inconnue ; ces noms exotiques vous annonceront que le cercle que vous fréquentez est envahi par des personnes dignes des principes qu'ils colportent avec tant d'audace et que, malheureusement, ils distribuent avec tant de succès.

Ces doctrines ont, je vous le répète, chers amis, des noms bizarres ; elles s'appellent "communisme," "libéralisme," "indifférentisme," "radicalisme" etc. etc., et que sais-je ?....

Ces mots n'étaient pas autrefois dans la langue, il a fallu les inventer pour exprimer les malheureuses tendances de notre triste siècle. Cependant, il n'en est pas moins vrai de dire qu'elles ont établi leur règne au milieu de nous et que nous sommes plus exposés que nos pères à voir altérer la lumière de la Foi qui a toujours, grâce à Dieu, éclairé notre pays.

Les sourdes menées des traîtres partisans de ces écoles diaboliques réussiront à nous corrompre si, dès à présent, nous ne nous mettons en garde contre leurs criminelles attaques. Ils s'attaquent au cœur de notre pays en voulant pervertir la jeunesse.

Pour résister à un pareil torrent, deux choses surtout sont nécessaires : une foi éclairée par la connaissance de la science de la Religion et cette indépendance d'idées et d'actions que rien

ne fait fléchir lorsqu'on est sûr d'être dans le vrai.

Les écrits et la doctrine des Pères de l'Eglise, qu'il serait si avantageux d'étudier, nous procureront la première et leurs puissants exemples nous fortifieront dans la pratique des dogmes qu'ils ont développés avec tant d'érudition dans leurs ouvrages. Ah ! il me semble que dans les temps où nous vivons, nous devrions tout spécialement honorer ces hommes vénérables qui n'ont jamais connu le respect humain, qui n'ont jamais tremblé en présence des ennemis les plus acharnés de la Foi, fussent-ils des princes ou des empereurs ; de ces hommes, dis-je, qui ne connurent jamais d'autres intérêts que ceux de la sainte Eglise et qui ont stigmatisé les fausses doctrines de leur siècle avec tant de sainte liberté.

Avez-vous jamais réfléchi, chers amis, au nom glorieux qui est décerné à ces docteurs qui furent si éclairés et si savants et pourtant si humbles et si simples en tout ? Tous ceux qui ont le bonheur d'être marqués du signe

du chrétien, l'Eglise les appelle ses "Enfants" ; mais cette appellation ne contente pas son cœur et son amour lorsqu'il s'agit des vastes génies dont je viens de parler et, chose étonnante, elle les nomme ses . . . . Pères !

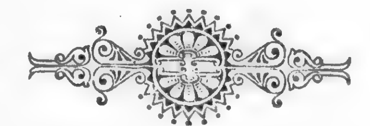
Ah ! c'est qu'en effet, les lumières abondantes dont l'Esprit-Saint avait enrichi leurs âmes si belles, versées dans leurs écrits,ont formé un réservoir inépuisable où tous les âges sont venus puiser la nourriture des âmes des fidèles ; dans ce trésor de leur science tous les besoins sont satisfaits, toutes les maladies ont leurs remèdes et ce réservoir précieux, au lieu de s'altérer, s'enrichit chaque jour par la coopération des dignes émules que Dieu donne, à chaque siècle à cette Eglise qui est son épouse sur la terre.

Prenons notre part, chers amis, de cette nourriture si saine et si substantielle : laissons à d'autres les productions malsaines que le vice et l'irréligion colportent de toutes parts autour de nous ; hélas ! ces écrits délétères trouveront assez de têtes légères et de cœurs gangrenés qui s'en ras-

sasieront. En attendant que le Seigneur les éclaire, tenons bon et ferme dans nos principes religieux et disons tous les jours avec ferveur :

Daignez, Seigneur, humilier les ennemis de la sainte Eglise.

Montréal, 15 *Août* 1884.



SAINT JEAN CHRYSOSTOME,

ARCHEVÊQUE DE CONSTANTINOPLE.

Cet incomparable docteur mérita, par la force et les charmes de son éloquence le surnom de " Chrysostôme " ou " bouche d'or ". Mais il y a des titres bien plus glorieux qui lui assurent une place distinguée parmi les plus grands pasteurs et les plus illustres saints de l'Église. Je veux dire cette tendre piété qui fut l'âme de toute sa conduite, ce courage inébranlable et ce zèle intrépide qu'il fit paraître en défendant la cause de Dieu.

Il eut pour mère sainte Authuse dont les païens même admiraient la vertu ; cette femme merveilleuse sut faire donner à ses enfants une éducation convenable à leur nom de chrétiens et au rang qu'ils devaient occu-

per. Jean étudia sous le célèbre Libanius, et surpassa bientôt son maître; quoiqu'il s'occupât des sciences humaines, sa principale occupation était de se pénétrer des maximes de Jésus-Christ et de s'exercer à la pratique de toutes les vertus qui font les saints; il employait la plus grande partie de son temps à la prière et marchait à grands pas dans la voie de la perfection, malgré les obstacles qui se présentaient sur sa route.

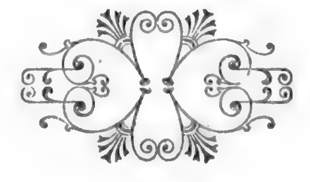
Saint Jean Chrysostôme mourut âgé d'à peu près 63 ans selon quelques historiens; ce grand saint nous a laissé un grand nombre d'écrits qui sont une mine précieuse de science ecclésiastique que les théologiens consultent et étudient avec le plus grand profit. On a toujours fait dans l'Église une estime singulière de ses ouvrages. Il n'y eut jamais d'orateur plus accompli et ce saint docteur servira toujours de modèle aux prédicateurs de l'Évangile.

Saint Jean Chrysostôme était de petite taille et avait le visage maigre et décharné; ce qui provenait surtout de

sa vie mortifiée et pénitente. Les austérités de sa jeunesse, le séjour qu'il fit dans une caverne, ses prédications continuelles, avaient entièrement ruiné sa poitrine, qui, depuis, fut sujette à des maladies fâcheuses. Du reste, eût-il été de forte complexion, il aurait succombé sous les indignes traitements qu'il eut à souffrir durant son exil. Le pape Célestin, saint Augustin, saint Nil et saint Isidore de Péluse le regardent comme le plus grand docteur de l'Église. Ils disent que sa gloire brille partout, que la lumière de sa science profonde éclaire toute la terre, et que l'on est dédommagé de ne pas entendre les sons efficaces de sa voix, par la lecture de ses admirables ouvrages qui instruisent les régions les plus reculées. Ils l'appellent le sage interprête des secrets de Dieu, le flambeau de la vertu. Ils le comparent au soleil, cet astre brillant dont tout l'univers ressent les heureuses influences.

Cet illustre docteur a été un exemple frappant de la fragilité des choses de ce monde. Entouré aujourd'hui

d'hommages et de vénération, demain, chargé d'opprobres et injurié sans pitié; mais rien ne put abattre son courage et il fut grand dans sa disgrâce comme il l'avait été au milieu des applaudissements d'un peuple immense. " Vanité des vanités, et tout est vanité, excepté aimer et servir Dieu. "



LES ÉTRENNES.

La charité veut que l'on donne aux pauvres,
La vanité veut que l'on donne aux riches.

Un honnête homme, un chrétien comme il y en a beaucoup, lequel répandait autour de lui sur les indigents, non seulement la totalité de son superflu, mais encore une large part de son nécessaire, très profondément pénétré des croyances chrétiennes, était soumis périodiquement à un supplice effroyable. Durant les deux derniers mois de l'année, le spectre du premier janvier paralysait sa charité. Se croyant obligé, par l'usage, par certaines relations sociales, il se privait de bonnes actions pour pouvoir suffire aux dépenses des étrennes. Ce qu'il souffrait alors dans son cœur et dans sa conscience ne se peut exprimer. Et cependant, il n'osait rompre ouvertement avec l'horrible tyrannie de l'usage.

Un jour de décembre, une sœur de charité, accoutumée au bon accueil, vint frapper à sa porte.

—Ma bonne sœur, lui dit-il, d'un air embarrassé, je ne puis aujourd'hui rien vous donner: toutes mes ressources ont leur destination arrêtée, irrévocablement arrêtée. J'ai mes pauvres.

La sœur leva sur lui ce clair et doux regard que possède seule la sainteté. Puis, elle s'inclina, dit quelques gracieuses paroles et descendit l'escalier.

—Ah! oui, j'ai mes pauvres, se dit en lui-même le malheureux homme demeuré seul, en proie à un grand trouble intérieur. J'ai mes pauvres: ce sont les riches. Pauvres pleins d'avidité, qui veulent des coffrets, des dentelles, des bonbons exquis......

Il ouvrit une armoire où déjà il avait commencé à mettre les étrennes qu'il voulait donner. Sur trois étagères était rangée la part des enfants, puis, celle des pauvres, puis enfin, celle des maîtresses de maison chez lesquelles il avait coutume d'aller.

Il regarda et se prit à réfléchir.

—La part des enfants.... elle est sacrée, se dit-il, c'est un rayon de soleil sur ces fleurs charmantes auxquelles la joie va si bien. C'est un sourire du bon Dieu de Noël...... La part des enfants est sacrée, pourvu cependant qu'on ne leur donne point de choses qui les corrompent en les habituant à la frivolité et au luxe.

Et voilà qu'il dégarnit l'étagère de cinq ou six coûteuses futilités.

—Que la part des pauvres est petite, s'écria-t-il !

—Et pourtant, c'est la part de Dieu ! " j'étais nu et vous m'avez vêtu, j'avais faim et vous m'avez nourri . . . Ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait, " dira le Christ au dernier jugement.

—Hélas ! si cette part est si petite, c'est que celle-ci est grande, ajouta-t-il, en se tournant vers l'étagère chargée de bonbons, de bijoux, de divers objets qu'il destinait à quelques grandes dames. C'est ici qu'est le cœur même du mal, l'esprit du luxe qui tarit les sources de la charité. C'est avec l'aumône que j'aurais pu faire, c'est

avec la faim des malheureux que j'aurais mais que je n'ai point apaisée, c'est avec la vie des pauvres que j'ai acheté ces misérables fantaisies. Dans ces bonbons, il y a du sang humain.

Il s'assit et plongea sa tête dans ses mains, profondément remué par toutes les pensées qui venaient de traverser son esprit et son cœur. Quand il releva son front, son inquiétude était devenue de la joie. Dieu avait envoyé un rayon de sa lumière dans cette âme troublée.

Il sortit, emporta quelques objets de luxe, demeura quelques heures dehors, puis rentra.

Il prit une plume et écrivit une lettre qu'il recopia ensuite en plusieurs exemplaires, avec quelques variantes.

" Madame, je voulais comme de coutume vous envoyer des étrennes au jour de l'an, et voilà que je ne vous adresse qu'une rose d'hiver que j'ai cueillie pour vous dans le petit jardin qui est sous ma fenêtre ; j'avais consacré dix dollars à vos étrennes ; mais le remords m'a pris, et je les ai transformées, au gré de votre âme qui est

chrétienne, d'une façon dont vous me saurez gré, j'en suis sûr.

Je viens d'envoyer, en votre nom, un petit mobilier à la famille X.... qui avait tout vendu pour avoir du pain. On vous a bénie et voici la lettre que ces pauvres gens vous écrivent. Je la joins à la rose d'hiver ; les paroles du pauvre, consolé dans la douleur, parfumeront cette fleur qui a pris naissance au milieu des frimas. N'est-ce pas que j'ai bien fait et que vous préférez la joie et le bien-être d'un malheureux à la petite satisfaction qu'auraient pu vous donner quelques jolies babioles perdues au milieu des richesses de votre salon ? "

A une autre, il écrivit :

" Je viens de vous voler, j'ai vendu vos étrennes, déjà achetées depuis plusieurs jours, j'ai loué, pour ce prix, un tout petit appartement. Vous me croyez fou en lisant ceci, et vous vous trompez : je vous sais bonne, voilà tout. Allez tout à côté de chez vous No..... vous trouverez-là deux bonnes vieilles femmes chassées par leur propriétaire, et qui demain doivent être

sans asile. Elles sont au désespoir, conduisez-les à votre logement, rue N. nº . . . . et dites-leur : Ceci est à vous. Goûtez la joie de leur reconnaissance. Je vous la donne.

Voilà mes étrennes. En êtes-vous contente ? ou voulez-vous que j'aille de nouveau faire emplette d'un éventail ou d'une boîte de bonbons ?"

Sur une troisième feuille il traça les lignes suivantes : " Monsieur Toto et mademoiselle Nini, voici vos étrennes. Vous vous attendiez, peut-être, vous, monsieur Toto, à une jolie chaîne de montre qui remplacerait votre cordon noir, et vous, mademoiselle Nini, à quelque princesse de poupées magnifiquement habillée en dentelles,comme tant de personnes raisonnables. Eh bien, non, mes chers enfants, je vous envoie mieux que cela ; et j'ai trouvé un cadeau dont votre jeune cœur sera plus content. Le panier que je vous envoie contient deux très chauds costumes d'hiver ; l'un pour un garçon de douze ans ; l'autre pour une fille de huit ans. Ce petit garçon et cette petite fille sont les enfants d'un pauvre

homme de votre voisinage, réduit à la dernière misère par une longue maladie ; je viendrai vous prendre, lundi, mes chers petits, et je vous accompagnerai chez ces malheureux ; car je veux que vous me permettiez pour mes étrennes, à moi, d'assister à la joie que vous aurez vous-mêmes à donner des vêtements à ceux qui en manquent, suivant le précepte de Notre-Seigneur. Vous pleurerez peut-être, mes bien-aimés, vous pleurerez en essuyant les pleurs d'autrui, mais ces larmes-là seront douces et exprimeront votre félicité. "

Il écrivit aussi ce petit billet.

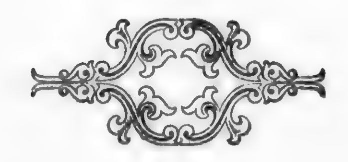
" Ma vieille amie, vous aimez les pauvres, vous avez vos œuvres. Voici une petite somme,ce sont vos étrennes. Faites-en l'aumône suivant votre cœur. "

A d'autres personnes, il adressait une souscription qu'il avait acquittée, pour elles et en leur nom, à quelqu'une de ces œuvres de bienfaisance, comme il y en a tant, etc., etc.

L'homme dont je vous parle écrivit

ainsi longtemps et le soir il s'endormit heureux.

Chers amis, qui vous empêche de goûter le même sommeil ? Au lieu de consacrer à quelque objet de luxe ces petites sommes que vous recevez de fois à autres pour vos menus plaisirs, pourquoi ne les consacrez-vous pas à la guérison d'une misère, à la consolation d'un malheureux ? si vous faisiez cela, je remercierais Dieu de vous en avoir suggéré la pensée, et vous-mêmes, j'en suis sûr, chers enfants, vous le remercieriez de vous avoir fait goûter la douce joie qu'il y a à secourir et à consoler.



LA FUITE DU TEMPS.

Encore le 1er janvier ! Comme il revient ! comme il revient !

Le temps est un effrayant personnage qui marche toujours.

Habituellement, il cache sa marche, il la dissimule.

Mais quelquefois et tout à coup, il la révèle.

Il cache sa marche sous le voile de la continuité.

Et tout à coup il la révèle, parce qu'il apporte une date.

La date trahit sa marche.

On dirait qu'il va s'arrêter un moment. Il fait une station apparente.

En réalité il ne s'arrête pas du tout.

Il a ramené un anniversaire. Il nous laisse en face de cette émotion, et continue sa route sans nous parler.

Anniversaire ! mot étrange !

On dirait que les jours passés font

leur rentrée dans le présent, le jour où le temps ramène la date qui les a vus s'accomplir.

On dirait que les 1ers janviers des années précédentes se lèvent de leur tombeau sous nos yeux, rapportant tous les détails qu'ils ont autrefois apportés quand un nouveau 1er janvier se présente, pour disparaître au bout de peu d'heures, et réapparaître au bout d'une année, quand il sera touché par le 1er janvier suivant.

L'anniversaire donne la parole au passé qui se présente, qui se réveille et dit : Je ne suis pas tout à fait passé. Me voici, reconnaissez-moi. Je vis en vous plus que vous ne le savez.

C'est moi qui ai planté les fleurs que vous respirez aujourd'hui.

La voix du passé a sur l'homme une action particulière et déterminée. Elle le force à rentrer en lui-même. Le présent nous distrait ; l'avenir nous emporte. Le passé nous recueille.

Le présent nous disperse sur la foule des objets qu'il nous présente.

L'avenir nous appelle ; il nous émeut ; il nous ébranle. Il fait briller

devant nous la flamme de ses deux gloires : crainte et espérance.

Il nous offre la chose désirée, et la chose redoutée. Il emprunte à l'Eternité quelque chose d'éblouissant. Il est inconnu ! Il est invisible !

Le présent nous touche si bien que nous le voyons à peine. Il nous crève les yeux.

Mais le passé est "visible" ! Quand vous regardez avec une longue-vue, vous cherchez le *point !* Eh bien ! la mémoire est une longue-vue. Recueillez-vous et regardez ! Le passé est *au point.*

Le passé échappe au vague de l'inconnu, qui est l'obscurité de l'avenir, et à la multiplicité des affaires, qui est l'obscurité du présent.

Le présent est rempli de mille détails et souvent de mille contrariétés qui lui enlèvent le sentiment profond de la chose principale qu'il contient.

Mais le passé ! le passé vous présente, lui, ce qu'il a de capital, ce qu'il a d'essentiel.

Mais le présent est assiégé par les ennuis quotidiens de la vie.

Le passé vous dit: Je t'ai donné un jour de fête! T'en souviens-tu?

Quand cette fête était au présent, elle était gênée peut-être par les taquineries dont la vie humaine tourmente l'âme humaine.

Mais quand la fête est au passé, alors elle devient solennelle.

Les taquineries assiègent souvent la fête tant qu'elle dure. Mais elles meurent devant son souvenir.

Le souvenir purifie comme le feu. Il restitue à la vie la paix, la suavité et l'harmonie supérieure. Il écarte les accidents inférieurs pour faire resplendir les réalités principales.

Les accidents déchirent l'âme.

Le souvenir la recueille. Le souvenir ramène à l'unité.

Le présent est pressé. Il passe sans regarder. S'il y a des fleurs devant lui, très souvent il les écrase.

C'est le vent du passé qui apporte le parfum des roses.

Ce parfum qu'on a oublié de sentir quand il était là, on se penche sur lui, pour le respirer de loin.

Le parfum qui s'échappe du passé,

c'est la poésie qui était cachée dans le présent, et qui se dégage, sous le feu du souvenir.

Le passé ! que contient ce mot ? Pourquoi l'homme se reporte-t-il en arrière, pour se regarder tel qu'il était autrefois, pour se surprendre lui-même et s'arrêter au passage ?

Espère-t-il le retour de ses anciennes joies ? Mais ce ne sont pas des joies peut-être. Ce sont très souvent des douleurs.

Quelle est donc la puissance du souvenir qui change le goût de ce qu'il ramène ?

Cette puissance, ne ressemblerait-elle pas à un désir, à un avant-goût, à un pressentiment d'éternité ?

L'homme qui se souvient profondément croit arrêter le temps au moment précis sur lequel porte son souvenir profond. Il veut arrêter le temps et s'arrêter lui-même.

Il veut se surprendre, si la chose est possible, en flagrant délit de stationnement.

Et dans cette station, que le souvenir lui fait, l'homme se sent plus voi-

sin de ce repos vers lequel il aspire, plus voisin de ce repos qui sera l'activité même et qui s'appelle éternité.

Notre vrai repos est dans l'avenir et dans un avenir qui ne finira pas.

Les haltes du temps sont toutes des symboles, des images.

Le 1er janvier nous impose une halte.

Le 1er janvier est la fête du temps. Aussi, ce jour-là, l'Eglise nous dit l'Evangile du saint nom de Jésus.

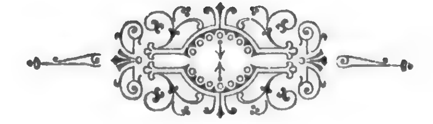
Jésus est l'hôte du temps et son nom est la sécurité du voyage.

Il faut du courage pour supporter la fuite du temps. Le sentiment de notre immortalité est si profond en nous que le temps nous blesse en nous touchant. Nous nous sentons faits pour un domaine qui échappe à ses étreintes.

Cependant il faut nous soumettre à lui et remplir tous les devoirs qu'il impose.

Il faut être exact. L'exactitude pour un être aussi grand que l'homme est une vertu de circonstance. Mais c'est une vertu, et il faut la pratiquer.

Que l'Evangile du nom de Jésus soit le drapeau de l'année qui commence ! Qu'elle vienne à nous armée du nom de Jésus !



UNE MONTRE A SOI.

Autrefois, j'avais un père et une mère et j'avais une grand'mère. Ils sont partis et m'ont laissée. Mais, en partant, ils se sont assis dans mon cœur pour toujours.

Bien certainement, ils étaient dans mon cœur autrefois, quoique présents à mes côtés ; mais ils n'y étaient pas de la même manière.

Ils n'y étaient pas avec cette mystérieuse majesté.

Depuis qu'ils sont partis et qu'ils sont ainsi en moi, je ne vois dans leurs yeux que l'éclat doux de la tendresse, et la gravité imposante de la sagesse. Leurs lèvres murmurent des mots qui pénètrent mon cœur et causent à mon âme un ébranlement tendre et respectueux. Ce sont des mots que j'ai entendus autrefois, qu'ils ont prononcés et qui ont résonné à mon oreille. D'où

vient donc qu'aujourd'hui ils résonnent autrement ?

Je ne sais.

Je les écoute comme dans un silence sacré, et il me semble que ce silence les dépouille de ce qu'ils avaient de trop, et les revêt de ce qui leur manquait.

Il y a aussi des choses gaies qui reviennent à mon souvenir, et celles-là m'apparaissent si légères, si brillantes, si souriantes et si heureuses, que je vois bien qu'alors je n'en goûtais pas toute la grâce.

Est-ce donc que les souvenirs ressuscitent les bonheurs de la vie dans une lumière plus pure ? Sentons-nous mieux la valeur des choses quand elles sont enfuies ?

Présentes, les choses sont imparfaites et ne nous satisfont pas ; disparues, elles nous semblent parfaites ; mais le regret les accompagne dans notre cœur et les enveloppe de mélancolie. Il semble qu'elles apparaissent dans une atmosphère vaporeuse avec des contours incertains, fluides et dorés comme les horizons lointains.

Dans les horizons lointains, je vois le jour où j'eus une montre à moi.

En ce temps-là, on restait enfant très tard et on ne devait pas penser avoir une montre à soi avant dix-huit ans accomplis.

J'allais les avoir et je n'osais encore songer à une montre ; mes parents n'étaient pas riches et je sentais bien qu'une montre . . . Non, ce n'était pas probable ! . . . Je n'en montrais même pas le désir, car mes parents étaient bons et voulaient, je le savais, faire du jour de l'an une fête pour moi, ... Non, je ne gâterais pas leur joie en manifestant un désir que peut-être ils ne pourraient pas satisfaire, non, n'y pensons plus . . . .

J'aurai peut-être une montre dans mes cadeaux de noces, si je me marie ; car ce n'est pas certain que je me marie. Plus je me regarde, plus je constate que je suis laide. Mais il y a des laides qui se marient. C'est qu'elles ont autre chose, et moi, je n'ai rien, presque rien, une toute petite dot et pas beaucoup de mérite . . . . la montre pourrait bien ne jamais venir.

Mais ma grand'mère sourit en me regardant, on voit qu'elle voudrait parler, et, bien que pas un mot ne sorte de sa bouche, mon père lui dit :

—Taisez-vous, bonne maman.

Le grand défaut de bonne maman, c'est de ne s'expliquer catégoriquement sur rien.

—Fera-t-il beau aujourd'hui ?

—Peut-être ! si ce petit nuage gris passe à droite, je ne réponds de rien.

—Avez-vous bien dormi ?

—Heu ! heu ! à mon âge, le sommeil est léger.

—Chère bonne maman, dites-moi ce que j'aurai pour mes étrennes ?

—J'ai promis de ne rien dire.

Et grand'maman fait le geste d'une personne qui passe quelque chose au cou.

—Un collier ?

—Non.

—Un boa (dans ce temps-là, on portait des boas) ?

—Non, non.

—Bonne maman, s'écrie mon père, si vous faites des signes, c'est comme si vous parliez.

Enfin l'heureux jour arrive : c'est une montre avec sa chaîne, avec sa chaîne ! avec sa chaîne qui se passait autour du cou. Les yeux de ma grand'mère sont pétillants de plaisir.

—Tu n'avais pas compris ?

—Non, je n'aurais jamais osé penser à cela . . . avec sa chaîne !

Enfin, dit ma mère, puisque cela te fait tant plaisir, ton père a bien fait.

Comme ce mot montre bien comme ce bijou a coûté cher et qu'il fallait m'aimer beaucoup pour me le donner.

—Je ne l'espérais pas avant de me marier, dis-je.

Les yeux de ma mère s'arrêtent alors sur mon visage, ils sont sérieux et attendris.

—Pauvre fillette, dit-elle.

Elle est si bonne, s'écrie ma grand'-mère que je suis sûre . . . c'est-à-dire, je suppose . . . je pense, enfin, on verra bien . . . J'avais une montre à moi ! que cette première journée est heureuse. Les heures cessent de nous être indifférentes, on les regarde " s'écouler ".

Cette montre était indispensable,

on ne peut plus s'en passer . . . l'heure est nécessaire pour tout dans une vie bien réglée, etc., . . . on attend la joie de la remonter.

Elle tient compagnie cette montre ! son petit tic, tac, joyeux et fidèle, parle et chuchotte à votre oreille. Que dit-il ? Le premier jour on l'écoute sans l'interroger. Il dit : je suis une jolie petite montre, brillante, bonne et solide, ni trop plate, ni trop épaisse, juste ce qu'il faut et je dis l'heure sans me tromper.

Mais dès qu'on a fait connaissance avec elle, elle devient plus sérieuse.

—Petite montre, comme vous allez lentement vers cette joie que j'espère.

—Je vais à cette joie comme je vais à toutes choses, lentement et sûrement.

—Nous attendons des amis, hâtez-vous.

—Si je me hâtais aujourd'hui, demain vous retarderiez ma marche et je ne serais plus une bonne petite montre.

—Que les heures sont lentes, envolez-vous, heures stupides qui n'apportez rien avec vous.

—Remplissez-les ces heures qui s'écoulent ; mon tic-tac marque le mouvement de votre cœur ; que fait-il votre cœur ?

—Hélas ! il désire et son désir va plus vite que votre tic-tac. Il vole, il court et votre tic-tac a toujours son implacable régularité. Je finirai, petite montre, par ne plus vous aimer.

—N'ai-je pas marqué l'heure de votre premier grand voyage ? c'était une joie, cela, une heure attendue.

—Ah ! oui, parlons-en de ce voyage, comment pouvez-vous m'en parler de cette heure-là ? C'était joli, une enfilée de contre-temps et d'accidents de toutes sortes.

—J'ai marqué l'heure du retour.

—Bah ! le retour . . Que de choses, ma chère, depuis que vous êtes là sur mon cœur.

—Tic-tac, tic-tac.

—Je vous ai laissée une fois à la maison toute seule dans votre boîte, pour aller au bal, vous le savez ? . . . J'étais bien heureuse de vous planter là pour quelques heures vous marquiez quatre heures quand je suis ren-

trée . . . j'étais fatiguée et un peu triste.

—Tic-tac, tic-tac.

—Oui, je sais, tic-tac, tic-tac. Que de choses vous m'avez remises en mémoire. Vous m'avez fait compter les heures et mesurer le temps. Voilà un an, déjà, que nous vivons.

Il me semble que c'est hier que je vous ai eue pour la première fois . . . J'ai dix-neuf ans ; encore autant ce sera trente-huit, puis, encore autant, ce sera soixante-seize. Ah ! mon Dieu ! juste l'âge de ma grand'mère.

—Tic-tac, tic-tac.

—Toujours donc ! Arrêtez un jour. Votre tic-tac me fait peur. C'est à peine si vous avez marqué les heures passées, mais vous allez marquer les heures qui viennent et j'en attends de joyeuses. Songez, petite montre, mon amie, que je n'ai que dix-neuf ans.

Voilà le colloque que l'on a avec sa montre. En sa compagnie, on espère, on craint, on rit, on jase, et plus tard,quelquefois on répand des larmes.

Je ne sais quoi de tendre s'attache

a cet objet qui ne dit qu'une chose, l'heure.

Mais l'heure, c'est la vie.

Je n'avais que vingt ans que déjà je craignais les heures vides. Je comblais mon cœur en remplissant les heures, ma montre me rappelait l'irréparable perte des minutes envolées.

Je voyais le visage plus grave de ma mère s'assombrir en considérant la fuite du temps. Et un jour, en regardant ma grand'mère, je compris que les heures écoulées, que le tic-tac incessant que j'entendais à mon oreille, conduisaient à l'éternité.

J'eus ce jour-là avec ma montre un entretien sérieux. Elle n'opposait à mes discours que son tic-tac incessant. Mais qu'il était pressant ! Comme il sollicitait à l'action ! Que pouvais-je donc faire, et comment être, comme lui, toujours active ?

Comme son tic-tac, les battements de mon cœur toujours pressés, mesurés, incessants, m'avertissent, oui, c'est cela, que je dois sans cesse agir d'accord avec lui, aimer mieux, aimer plus, aimer plus haut.

Dans ce chemin de la vie, tout parsemé de choses cruelles, n'ai-je pas écouté cette fuite des heures marquées par le tic-tac de ma montre et par les battements de mon cœur ? Ne leur ai-je pas demandé la force d'adoucir les heures douloureuses à ceux que j'ai aimés.

De quel prix n'est pas une seconde de douleur épargnée ?

Petite montre, première et sérieuse amie, qui nous dit tant de choses, après bien des ans, on vous revoit couchée dans votre ancienne boite de satin. Vous êtes ternie et bosselée. Que voulez-vous, la vie ne se passe pas sans blessure. Vous retardez maintenant, comme si vous marquiez à regret l'heure suprême, l'heure qui vient, que chacun attend et pressent, l'heure que beaucoup sentent prochaine.

Quand elle sonnera, peut-être votre grand ressort se brisera et vous resterez sur cette heure la dernière ; la dernière de l'obscurité et la première de l'aurore.

LE PREMIER CATECHISTE.

J'ai lu, il y a quelques jours, la touchante petite anecdote qui suit.

" Aux portes de Laval, un prêtre rencontre un petit enfant tranquillement assis sur le bord de la route, pendant que la mère est occupée dans le champ voisin. Cet enfant le regarde avec des grands yeux pleins d'intelligence et de sympathie. Le prêtre s'approche.— " Sais-tu bien, mon enfant, faire le signe de la croix ?— L'enfant sourit. La mère qui avait entendu, dit au prêtre : " — Demandez-lui, mon père, un peu de catéchisme, il vous répondra. " Et, en effet, l'enfant répondit sur les principaux dogmes de la religion et sur les principaux devoirs de la vie chrétienne, beaucoup mieux que ne pourraient le faire nombre de bacheliers.

—Mais quel âge a donc votre enfant ?

—Il aura bientôt trois ans.

—Comment avez-vous pu lui apprendre tout cela ?

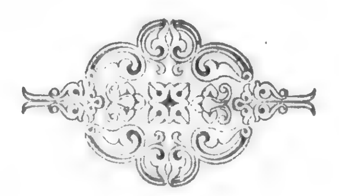
—Quand il est sur mes genoux, quand je l'habille, quand je lui fais manger sa soupe, je lui raconte la religion, en lui répétant les choses. Il finit par les savoir....

Laissez-moi ajouter quelques mots à ce naïf récit, chers enfants.

" J'avais une grand'maman, Dieu seul sait ce que son cœur renfermait de touchante bonté, et le mien d'indomptable légèreté durant les années de ma petite enfance. Je me souviens que lorsqu'elle était trop fatiguée de ma pétulance elle me disait d'un air tranquille : " Louise, je sais un beau conte, si tu étais sage, je te le dirais ; " ou bien, " Viens-ici, je vais te conter une jolie histoire ;" or, j'aimais extraordinairement les histoires, son invention avait donc l'effet invariable de lui donner quelques moments de repos ; aussi, à peine avait-elle fini de parler que j'étais assise auprès d'elle en disant : "Racontez, racontez, grand'maman, je vous dis que j'écoute." Alors grand'maman narrait, l'une après

l'autre, toutes les histoires de l'Ancien Testament ; les simples récits qu'elle me faisait me paraissaient si beaux, que j'aurais pu demeurer des journées entières à l'écouter sans presque m'en apercevoir. Quelquefois, pour juger de l'attention que je lui portais, la bonne aïeule faisait une seconde édition de ses " contes," comme elle les appelait ; mais en racontant l'histoire de " Daniel," elle l'appelait " Joseph," ou en rapportant la vie d' "Esther," elle la nommait " Suzanne." Choquée alors de sa méprise, je ne manquais pas de dire : " Grand'maman, vous vous trompez, vous m'avez dit l'autre jour que c'était Daniel qui avait été jeté dans la fosse aux lions et que Joseph avait été vendu par ses méchants frères." Souriant alors, et heureuse d'avoir si bien réussi dans mon éducation, elle se tournait vers ma mère et lui disait en me regardant avec amour : " Marie, ta fille a bonne mémoire." C'est ainsi, qu'à sept ans j'avais appris sans m'en apercevoir non seulement tous les événements de l'Ancien Testament mais encore une foule de

choses que cette chère grand'maman m'avait enseignées. Hélas ! elle dort depuis trois ans du sommeil de la mort après avoir édifié sa famille pendant quatre-vingt-seize ans ; j'espère qu'elle jouit aujourd'hui du bonheur et de la vue des saints patriarches dont elle m'a appris autrefois l'histoire.



LA FOI.

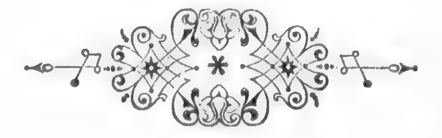
La première démarche qu'il faut faire pour s'approcher de Dieu, c'est la foi ; mais pour s'en approcher plus sûrement et plus dignement, il faut que ce soit une foi de l'esprit et du cœur : c'est-à-dire qu'il faut croire et aimer tout ensemble : il faut que l'esprit soit parfaitement soumis, et le cœur embrasé et prêt à se soumettre à toutes les pratiques de la foi, quand il serait question de répandre jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Demandez-la au Saint-Esprit qui en est l'auteur.

La foi ne doit pas être morte, ni inactive ; mais elle doit être vivifiée par les œuvres ; et nos œuvres n'ont de vie qu'autant qu'elles sont unies à celles de Jésus-Christ Notre-Seigneur, de qui tous nos mérites tirent leur valeur.

Entrons donc résolument dans cette vie de foi au commencement de cette

année, que pas une action ne se passe sans être marquée de ce céleste cachet; déclarons la guerre au respect humain qui nous ferait faiblir dans les occasions où nous devons nous déclarer pour Jésus-Christ; que toute notre gloire soit de dire comme autrefois les martyrs :

Je suis Chrétien.



SAINT PIERRE DAMIEN.

Pierre naquit à Ravenne vers la fin du dixième siècle. Ayant perdu ses parents dès son bas âge, il fut abandonné à la tutelle d'un frère aîné qui le maltraitait assez. Mais la Providence, qui avait de grands desseins sur lui, permit qu'un autre de ses frères, alors archiprêtre, se chargeât de son éducation. Il fit sous les soins du fameux Ives, auquel il fut confié, de merveilleux progrès, et en peu de temps il fut capable d'enseigner aux autres. La supériorité avec laquelle il exerça cet emploi attira beaucoup de monde à son école et lui fournit des revenus assez considérables. L'aisance où il se trouvait lui parut une tentation dangereuse, il prit toutes sortes de moyens pour ne pas succomber ; il priait beaucoup, mortifiait sa chair et faisait d'abondantes aumônes ; mais comme il ne se crut pas encore en

sûreté, il résolut de quitter le monde. Il choisit l'ermitage de Font-Avellane pour le lieu de sa retraite.

Pierre, dès son arrivée, se livra à toutes les pratiques de la vie monastique avec une ferveur étonnante. Son amour pour la pauvreté était extrême et il portait l'obéissance au plus haut degré. Il partageait entre la prière et l'étude le temps qu'il passait à sa cellule, et devint très habile dans la science de l'Écriture sainte. Ce fut ce qui engagea son supérieur à le charger du soin de faire des exhortations.

Pierre ayant succédé au supérieur du monastère, gouverna ses inférieurs avec la plus haute réputation de sagesse et de sainteté; il fonda cinq monastères de son ordre, son principal soin était d'entretenir l'esprit de prière, d'humilité et de charité parmi ses frères; cependant le soin qu'il prenait de ses religieux ne l'empêcha pas de rendre de grands services à l'Église. Le pape Etienne IX, voulant absolument le rendre au monde qu'il était si capable de sanctifier le fit cardinal évêque d'Ostie en 1057. Pierre fit

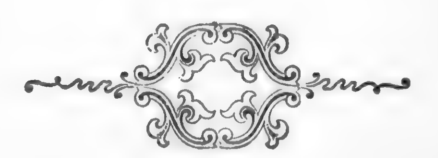
comme tous les saints, il mit tout en œuvre pour engager le Souverain Pontife à le laisser dans son désert; mais ses efforts furent inutiles, et on le menaça de l'excommunication s'il résistait plus longtemps.

Le Souverain Pontife le chargea, peu de temps après, de plusieurs missions très importantes; plus tard, Henri archevêque de Ravenne, ayant été excommunié pour des crimes énormes, le pape Alexandre II chargea notre bienheureux de partir pour cette ville avec le titre de légat; Pierre Damien était propre à faire rentrer l'archevêque en lui-même; mais il n'arriva à Ravenne qu'après la mort de cet infortuné prélat. Il tâcha au moins de convertir les complices de ses crimes, et il y réussit; il les amena même au point d'accepter une pénitence publique qu'il leur imposa. Les fatigues de ce voyage achevèrent de l'épuiser, il fut pris de la fièvre en retournant à Rome et mourut dans le monastère de Notre-Dame de Faenza à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Le pape Léon

XII a donné à ce saint [illegible] que le titre de " Docteur de l'Église [illegible]"

Les ouvrages de saint Pierre Damien sont divisés en plusieurs tomes. On remarque dans ses écrits un esprit cultivé et instruit dans les sciences divines et humaines. La lecture n'en peut être que très utile.

L'office de ce saint docteur est double de précepte dans tous les lieux où le bréviaire romain est [illegible] usage.



ANECDOTE.

Absent depuis quatorze ans, le cardinal Maury rentra en France en 1806 ; il avait naturellement beaucoup de choses à dire et à raconter. Chacun donc l'écoutait avec plaisir, et il faisait comme les autres. A table, il prenait force tabac d'Espagne, auquel participaient les convives placés près de lui, et même leurs assiettes.

Un jour qu'il dînait chez la marquise de Roure, tout en vantant les agréments de la résidence de Montefiascone, dont il avait été évêque, il tirait fréquemment une large tabatière, et en saupoudrait son entourage. Entre deux prises, il raconta qu'il avait jadis la prétention de prendre le meilleur tabac que qui que ce fût en France, et qu'il le préparait lui-même.

En émigrant, il avait apporté à Rome deux pots de ce précieux tabac. Le sort de l'abbé Maury dépendait

du pape, et le pape prenait du tabac. " Je me présentai plusieurs fois, dit-il, devant Sa Sainteté, et toujours je tirais ma tabatière, je la tenais ouverte, je la refermais avec bruit ; c'était tout ce que je pouvais faire, le respect m'interdisait de hasarder davantage et d'aller jusqu'à offrir directement une prise au Saint-Père.

Enfin ma persévérance atteignit son but. Un jour, je parvins à faire rencontrer machinalement ma tabatière sous sa main et il prit du tabac. Vous pensez bien que je l'observais avec une grande attention, et je vis de suite la surprise qui se peignit sur ses traits, tandis qu'il allongeait les doigts pour puiser de nouveau dans ma boîte.

"D'où vient ce merveilleux tabac ?"

Je ne lui cachai pas que moi seul en possédais de semblable, et que je n'en avais que deux pots, ou plutôt que je n'en avais plus, parce que dès ce moment ils appartenaient à Sa Sainteté.

" Je crois, ajouta le fin cardinal, que le présent lui fut aussi agréable, qu'il me fut utile. "

PENSÉES.

Il est peu de pensées aussi encourageantes que celle-ci : " J'ai près de moi un ange qui ne me quitte jamais." Le bon Dieu dans sa bonté lui a dit : Sois pour cette âme un consolateur, un gardien, un guide et un protecteur. Pensons donc souvent à notre ange gardien et ne faisons rien qui l'empêche de remplir ses douces fonctions auprès de nous.

La croix c'est le feu qui purifie, qui trempe fortement une âme en la vertu ; la croix est l'épée avec laquelle nous conquérons notre liberté vis-à-vis des créatures, elle nous affranchit de toute servitude, de tout esclavage humain : la croix est le champ de bataille de l'amour divin, l'autel du sacrifice, la plus grande gloire de Dieu.

Nous cherchons le bonheur dans les choses qui nous manquent quand

nous pourrions le posséder dans une seule de celles que nous possédons.

Un chétif argument détourne souvent d'une grande vérité, c'est le grain de sable dans l'œil qui lui dérobe la lumière.

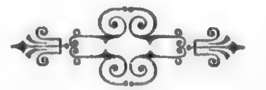
Celui qui sert la foule a un mauvais maître.

L'HIVER.

De la neige partout, l'hiver, vieillard morose,
Suspend ses pleurs de givre au bord des toits penchés,
Arbres, maisons, moulins, pigeonniers et clochers
Se dessinent en gris sur un horizon rose.

Un bon feu luit au fond de la chambre mal close :
La fermière est auprès qui tourne ses fuseaux,
Et, sur le seuil, voici le chat qui se propose
De faire un grand repas de ces petits oiseaux.

Pauvres, qui réchauffez vos doigts de votre haleine,
Espérez, c'est pour vous qu'on file cette laine ;
Vous serez mieux vêtus. Et le pain est si cher,
Si vous souffrez la faim, voyez, parmi la paille
On a tué le porc. Quand ce sera ripaille
Vous viendrez au festin qu'on fera de sa chair.



HISTOIRE VRAIE.

Dans les dernières années de la Restauration, le maréchal O... duc de R... était allé passer quelques jours à la campagne, chez l'un de ses amis. Le château, construit sous le règne de Henri III, occupait le centre d'une magnifique propriété entourée de plaines fertiles et de superbes forêts. Le maître du château, âgé de quarante-cinq ans, faisait partie du conseil d'Etat. Son nom, sa grande fortune et sa haute réputation devaient avant peu lui ouvrir les portes de la chambre des pairs.

Le maréchal se promenait un matin avec le maître du château, dans la partie la plus reculée du parc. Ils aperçurent un vieillard presque centenaire assis sur un banc à l'ombre d'un chêne. Ce vieillard portait le costume des frères des écoles chrétiennes.

Au mouvement que fit le vieillard pour éviter les promeneurs, le châte

lain fit prendre au maréchal une ligne transversale. Après un instant de silence, il dit :

—Vous n'ignorez pas, Monsieur le maréchal, que mon père a trouvé la mort sur l'échafaud révolutionnaire. Vous savez aussi qu'il habitait cette terre dont le principal fermier était le père du vieillard que vous venez de voir.

J'étais enfant lorsque mon père fut emprisonné et tous ses biens confisqués. Ce vénérable frère avait été élevé avec mon aïeul, dont il partageait les travaux et les distractions. Lorsque mon aïeul partit pour servir dans la maison du roi, le fils du fermier entra dans l'institut des frères des écoles chrétiennes, et fut envoyé à Reims. Après la mort de mon aïeul, le frère venait de loin en loin faire une visite à mon père, mais il ne quittait que rarement son école. Tout enfant que j'étais, j'éprouvais pour ce frère un respect singulier.

Lorsque l'institut des frères fut dispersé par la révolution, le fils du fermier revint au village cultiver la terre :

il devait alors avoir une cinquantaine d'années.

Son père mourut bientôt après, et le frère des écoles chrétiennes le remplaça en qualité de fermier.

Il fut témoin de l'arrestation de mon père et ne tarda pas à apprendre son jugement et son exécution.

Ma famille avait émigré, je demeurais seul dans ce vaste château délabré que les domestiques avaient abandonné. Le frère qui ne portait plus son costume était mon unique protecteur; il me servait, quoiqu'en public il affectât de me traiter durement. Les gens d'alentour l'accusaient même d'ingratitude. Presque toujours silencieux, il se tenait à l'écart et semblait absorbé par ses travaux. La terre fut mise en vente par ordre du gouvernement révolutionnaire. Le frère, ou, pour mieux dire, le fermier, envoyait au marché le grain qui remplissait nos greniers, le vin de nos caves, et opérait dans nos bois des coupes extraordinaires. On prétendait qu'il ruinait la propriété pour s'enrichir. Le soir, lorsque les portes du château étaient

closes et que nous demeurions seuls, le fermier et moi, je voyais cet homme, déjà chauve et courbé, compter des écus, ranger des assignats et calculer minutieusement.

Le jour où la terre fut vendue, une foule d'étrangers remplissaient le grand salon. Parmi eux, se trouvait un petit homme étranger au pays, qui n'adressa pas une fois la parole au fermier. Malgré mon jeune âge, j'en fus surpris, car la veille, lorsque la nuit était venue, le voyageur avait été furtivement introduit dans le château. Je remarquai que le voyageur et le fermier se nommaient entre eux "mon cher frère," je n'entendis qu'une partie de la conversation et ne compris guère ce qu'ils disaient.

Le silence le plus absolu me fut recommandé. Le fermier m'annonça que je partirais le lendemain pour Paris, et qu'après la vente de la terre je serais fort pauvre. Contrairement à ses habitudes réservées, le fermier, après m'avoir conduit dans ma chambre, m'enleva dans ses bras, et m'embrassant au front, me pressa sur son

cœur. Ses yeux était remplis de larmes. S'approchant d'un portrait de mon père, il le considéra quelques instants, puis se mit à genoux et fit le signe de la croix.

Le château, les terres, tout ce que possédait ma famille fut acheté par le voyageur qui enchérissait sans cesse. Chacun se retira et je demeurai seul avec le fermier. Vers le milieu de la journée, il me conduisit dans un pavillon situé dans le lieu le plus solitaire du parc. Le voyageur était là, mettant des papiers en ordre. Lorsque la porte fut refermée, les deux hommes eurent une longue conversation pendant laquelle leurs regards se tournaient sans cesse sur moi.

Le soir même, je partis pour Paris avec le fermier. Nous étions en 1793 et j'avais dix ans.

Le voyage se fit lentement, entrecoupé qu'il était de haltes dans les villes que nous traversions. Nous ne descendions jamais aux hôtelleries : des amis du fermier nous donnaient l'hospitalité. Malgré mon âge, je remarquai qu'une sorte de mystère nous

entourait. A Blois, nous étions logés chez un peintre encore jeune, qui mit une gazette sous les yeux du fermier. Celui-ci tressaillit après l'avoir lue. "Ah ! les misérables, s'écria-t-il, ont ordonné son arrestation ; ce n'est pas assez d'avoir tué le père, ils veulent tuer l'enfant."

Alors il me prit sur ses genoux et me dit ces paroles : Souvenez-vous de ce que je vais vous dire. La maison à laquelle vous appartenez porte deux noms : Forbin de Trésonal. La terre de Trésonal étant vendue, vous ne serez plus que Forbin, je vous l'ordonne au nom de votre père.

Peu de jours après, nous arrivions à Paris. Après une longue course à pied dans des quartiers perdus, nous arrivâmes, non loin de Notre-Dame, devant une maison de belle apparence. On lisait au-dessus de la porte : " Pensionnat du citoyen Bertrand." Après avoir traversé un grand jardin, on nous introduisit dans une salle d'attente, où se tenaient quelques enfants, assez près de leurs parents. Le fermier me laissa seul et pénetra

chez le chef de l'institution, après m'avoir recommandé le silence. Un quart d'heure après, la porte s'ouvrit et le fermier me fit signe de rentrer.

Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant le voyageur que j'avais vu au château. Ce maître de pension était donc possesseur de la fortune de mes pères !

Il me reçut avec une extrême bonté, me fit asseoir entre lui et le fermier et m'adressa force recommandations. Je ne devais porter que le nom de Forbin et ne jamais rappeler que mon père avait péri sur l'échafaud. Le fermier me dit que le maître de la maison était son meilleur ami et qu'ils se considéraient comme fils de la même famille.

Que dirai-je encore ? monsieur le maréchal, vous devinez tout.

Ces deux hommes étaient disciples du Vénérable de la Salle, l'un labourait les champs, l'autre cultivait la jeunesse. La maison de ce dernier servait d'asile aux enfants de la noblesse persécutée et de la bourgeoisie honnête.

Le maître de pension avait acheté les propriétés de ma famille avec les fonds fournis par le fermier. Ces fonds provenaient de ventes, d'économies et d'emprunts. Le fermier administra la terre.

A l'époque du Consulat, mes études étaient terminées, et j'avais obtenu quelques succès. Je songeai à rentrer dans l'administration qui se reconstituait. Mes parents revenaient de l'émigration et chacun pensait à l'avenir.

Je reçus un jour la visite du fermier qui après avoir présidé à mon éducation, s'était constitué mon caissier. Il me servait une pension convenable et surveillait ma conduite avec une paternelle bonté. J'étais habitué au nom de Forbin et ne conservais qu'un vague souvenir du château de mes pères. Une seule fois, j'en parlai au fermier pour lui demander si le maître de pension était toujours propriétaire de la terre. Il répondit par un signe négatif.

Le fermier vint donc me voir à Paris, dans ma demeure de la rue Saint-Roch, n° 12. J'occupais un mo-

deste emploi au ministère de l'intérieur.

Sans me rendre un compte exact des événements de ma vie, je comprenais vaguement que le fermier exerçait une grande influence sur ce qui m'entourait, et je n'osais l'interroger, tant il était grave et silencieux.

En le voyant après une longue séparation, je l'embrassai cordialement. Il me dit que mon éducation ne l'avait point préoccupé parce que j'étais confié à un homme éminent dans les lettres et dans les sciences, professeur remarquable et son meilleur ami.

A peine arrivé à Paris, le fermier parla de son départ. J'insistai pour le retenir, mais il prétexta des affaires urgentes et me proposa de l'accompagner. Ma résistance ne fut pas longue, et dès le lendemain nous prîmes la diligence. J'allais atteindre ma vingt-troisième année. Mais j'étais plus jeune à cet âge qu'on ne l'est aujourd'hui. Depuis l'enfance je vivais à Paris dans une retraite un peu sévère. Malgré la révolution, j'avais été élevé

religieusement et l'homme n'avait pas remplacé l'enfant. L'air de la campagne m'enivra ; je respirai avec délices les brises du matin qui caressaient mes longs cheveux ; j'interrogeais d'un regard curieux l'horizon et j'aurais voulu courir à travers les prairies émaillées de fleurs, me plonger dans les hautes herbes, écouter le chant des oiseaux, suivre des yeux les nuages qui fuyaient au ciel, mais j'étais emprisonné dans la lourde voiture encombrée de voyageurs dont les banales conversations troublaient mes rêves poétiques. Le fermier gardait le silence et m'enveloppait parfois de regards pleins de tendresse. Lorsqu'une côte se présentait, je descendais et je quittais la route [illegible] foncer dans les buisso[illegible] mes pieds les terre[illegible] arracher des branches [illegible] rbres, poursuivre un lé[illegible] vert [illegible]ranchir un fossé et rejoindre en cour[illegible]nt mes compagnons surpris de mon ardeur. Le fermier souriait et me disait tout ba[illegible] lorsque je reprenais ma place : « Aime[illegible] toujours les champs qui sont l'œuvr[illegible]

de Dieu, tandis que les villes sortent de la main des hommes."

Arrivés au terme du voyage, nous descendîmes. Dans deux heures nous serions à la ferme. Une modeste carriole de paysan nous attendait. Elle s'engagea dans les chemins de traverse fort maltraités par les pluies d'hiver. Alors mes pensées prirent un caractère presque douloureux. J'allais donc revoir mon berceau; j'allais retrouver les sentiers où mon père guidait mes premiers pas; j'allais contempler les grands arbres qui m'avaient couvert de leur ombre; j'allais entendre la cloche de l'église muette lorsque j'étais parti... Je sentais des sanglots soulever ma poitrine, car je n'étais plus qu'un étranger.

Le fermier gardait toujours un religieux silence, il priait Dieu.

Le chien du berger bondit de joie en le voyant; les passants lui adressèrent des saluts respectueux, mais nul ne connaissait l'étranger.

Je détournai les yeux craignant de voir le nouveau maître sur le perron

du château, à la place qu'affectionnait mon père.

La plus belle chambre de la ferme fut mise à ma disposition et je m'y retirai de bonne heure, l'âme pleine de tristesse. Le lendemain, dès que le jour parut, j'ouvris une fenêtre et considérai le paysage. Au-dessus de la cime des arbres, j'apercevais les tours du château. Je ne pouvais détacher mes yeux de ces toits pointus qui s'élançaient dans les nuages. Je descendais par la pensée dans les grandes salles délabrées, où, tout enfant, j'avais vu les portraits de mes pères. Je sentis alors qu'un lien puissant m'attachait à ces murs et que loin d'eux, il n'y aurait plus de bonheur pour moi sur cette terre. Les tombes de mes pères étaient dans la chapelle du château et mon berceau y était aussi. Le front dans mes mains, je versai des larmes amères, et je pris la résolution de m'éloigner pour toujours. Je voulais fuir vers Paris, m'étourdir pour oublier. Je ne sais même si quelque mauvaise pensée ne me vint pas troubler.

Cependant le réveil se faisait dans

la ferme ; les troupeaux allaient aux pâturages, les bouviers ouvraient les portes des étables, des cris aigus s'élevaient des basses-cours, enfin le travail commençait. Je jetai un dernier coup-d'œil sur les tours du château, et dans le moment même, le premier rayon du soleil éclaira les vieilles tuiles, qui lancèrent des milliers d'étincelles. Le fermier parut. En me voyant, il rentra dans la maison et se dirigea vers ma chambre, j'allai au devant de lui les mains tendues. Lorsqu'il les saisit, je sentis qu'un tremblement l'agitait. " Allons à l'église " me dit-il.

Après la messe, je remarquai que nous ne prenions pas le chemin de la ferme et que nous nous dirigions vers le château. Malgré ma surprise, je n'adressai pas de question.

En pénétrant dans la cour d'honneur, je vis de nombreux serviteurs rangés sur le grand escalier. Je ne pus m'empêcher de remarquer la livrée brune et bleu clair de notre maison, livrée dont je n'avais conservé qu'un vague souvenir.

Arrivé dans le grand salon orné de fleurs et de verdure, et dont les meubles étaient neufs, le fermier s'arrêta, et les principaux habitants du pays entrèrent. Le fermier leur dit : "Monsieur le comte de Trésonal vient passer quelques semaines dans ses terres et tous les ans, il y fixera son séjour pendant la belle saison. Il est né dans le château où vos pères ont toujours trouvé des amis. Dès demain, monsieur le comte ira chez chacun de vous demander la continuation de cette vieille amitié..." J'étais plein de trouble, ma vue distinguait à peine les objets. Je ne pus que balbutier des phrases confuses. Le fermier me vint en aide avec une mesure et un tact prodigieux. Il fit naître une conversation générale pleine de cordialité.

Lorsque nous fûmes seuls, j'ouvris les bras pour presser sur ma poitrine cet homme dont je comprenais enfin la vertu. Je ne pus le retenir, il retournait à l'église.

La maison était montée avec un grand luxe. Les remises renfermaient plusieurs voitures et des chevaux de

prix hennissaient dans les écuries, le maître d'hôtel arrivait de Paris. Le château délabré depuis plusieurs générations reprenait sa grandeur.

Le lendemain, le fermier m'apporta une cassette renfermant des papiers, les titres de propriété d'abord, puis la situation établie avec un soin minutieux. Je vis que la terre avait plus que doublé de valeur. Le fermier mangeait du pain noir, pour me remettre des millions !

Je regardais cet homme avec une muette admiration, il dit en souriant : "Monsieur le comte, votre aïeul et votre père me nommaient leur ami !"

Le soir même, un serviteur me remettait la lettre d'adieu que le fermier m'adressait. Les ordres religieux étaient rétablis, il allait reprendre sa robe de frère des écoles chrétiennes avec son ami de pension.

Ils ont vécu longtemps dans un village enseignant à lire aux enfants des pauvres. Lorsque leurs forces ont été épuisées, je les ai arrachés à leur école, et ce n'est pas sans peine que j'ai pu leur faire accepter une cabane

couverte de chaume et un crucifix d'ivoire. Le maître de pension a rendu son âme à Dieu, il y a quelques années et repose dans la chapelle du château près de mes pères.

Celui-là était un savant qui eût pu se faire un nom dans l'Université de France, tandis que celui-ci se distinguait par des facultés administratives fort remarquables. Tous deux ont préféré l'obscurité. La vie de chacun de ces hommes n'a été qu'un long sacrifice. On les a vus serviteurs utiles, bons citoyens, fidèles religieux. Forcés de se dépouiller de leurs robes, ils ont conservé le caractère de leur institut.

Le vieillard que vous voyez, monsieur le maréchal, m'a sauvé la vie, lorsque j'allais suivre mon père sur l'échafaud, il a présidé à mon éducation, racheté mon berceau, doublé ma fortune et fait de moi un honnête homme ; il m'a ouvert la voie des honneurs et a rendu à mon nom son éclat séculaire. Dieu l'a mis sur mon chemin pour le salut de mon âme et de ma race.

—Monsieur le comte, répliqua le

maréchal, ce fermier, ou plutôt ce religieux a été pour vous ce que sont ses frères pour la société.

DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, ET DU MÉPRIS DE TOUTES LES VANITÉS DU MONDE.

Heureux qui tient la route où ma voix le convie !
Les ténèbres jamais n'approchent qui me suit,
Et partout sur mes pas il trouve un jour sans nuit
Qui porte jusqu'au cœur la lumière et la vie.
Ainsi Jésus-Christ parle, ainsi de ses vertus,
Dont brillent les sentiers qu'il a pour nous battus,
Les rayons toujours vifs montrent comme il faut vivre ;
Et quiconque veut être éclairé pleinement,
Doit apprendre de lui que ce n'est qu'à le suivre
Que le cœur s'affranchit de tout aveuglement.

Les doctrines des Saints n'ont rien de comparable
A celle dont lui-même il s'est fait le miroir :
Elle a mille trésors qui se font bientôt voir,
Quand l'œil a pour flambeau son esprit adorable.
Toi qui, par l'amour-propre à toi-même attaché,
L'écoutes et la lis sans en être touché,
Faute de cet esprit, tu n'y trouves qu'épines ;
Mais si tu veux l'entendre et lire avec plaisir,
Conformes-y ta vie, et ses douceurs divines
Viendront s'offrir en foule au choix de ton désir.

Que te sert de percer les plus secrets abîmes
Où se cache à nos sens l'immense Trinité ?
Si ton intérieur manque d'humilité,
Tu ne saurais offrir d'agréables victimes.
Cet orgueilleux savoir, ces pompeux sentiments,
Ne sont aux yeux de Dieu que de vains ornements.
Il ne s'abaisse point vers des âmes si hautes.
Et la vertu sans eux est de telle valeur,
Qu'il vaut mieux bien sentir la douleur de tes fautes,
Que savoir définir ce qu'est cette douleur.

Porte toute la Bible en ta mémoire empreinte ;
Sache tout ce qu'ont dit les sages des vieux temps ;
Joins-y, si tu le peux, tous les traits éclatants
De l'histoire profane et de l'histoire sainte :
De tant d'enseignements l'impuissante langueur
Sous leur poids inutile accablera ton cœur,
Si Dieu n'y verse encor son amour et sa grâce ;
Et l'unique science où tu dois prendre appui,
C'est que tout n'est ici que vanité qui passe,
Hormis d'aimer sa gloire, et ne servir que lui.

C'est là des vrais savants la sagesse profonde,
Elle est bonne en tout temps, elle est bonne en tous lieux ;
Et le plus sûr chemin pour aller vers les cieux,
C'est d'affermir nos pas sur le mépris du monde.
Ce dangereux flatteur de nos fidèles esprits
Oppose mille attraits à ce juste mépris ;
Qui s'en laisse éblouir s'en laisse tôt séduire :
Mais ouvre bien les yeux sur leur fragilité.
Regarde qu'un moment suffit pour les détruire,
Et tu verras qu'enfin tout n'est que vanité.

Vanité d'entasser richesses sur richesses,
Vanité de languir dans la soif des honneurs,
Vanité de choisir pour souverains bonheurs
De la chair et des sens les damnables caresses ;
Vanité d'aspirer à voir durer nos jours
Sans vous mettre en souci d'en mieux régler le cours,
D'aimer la longue vie et négliger la bonne,
D'embrasser le présent sans soin de l'avenir,
Et de plus estimer un moment qu'il nous donne
Que l'attente des biens qui ne sauraient finir.

Toi donc, qui que tu sois, si tu veux bien comprendre
Comme à tes sens trompeurs tu dois te confier,
Souviens-toi qu'on ne peut jamais rassasier
Ni l'œil humain de voir, ni l'oreille d'entendre ;
Qu'il faut se dérober à tant de faux appas,
Mépriser ce qu'on voit pour ce qu'on ne voit pas,
Fuir les contentements transmis par ces organes ;
Que de s'en satisfaire on n'a jamais lieu,
Et que l'attachement à leurs douceurs profanes
Souille ta conscience et t'éloigne de Dieu.

LE VASE BRISÉ.

Une sœur de l'ordre de Saint-Vincent de Paul veillait un grenadier blessé et dangereusement malade. Accoutumé à la vie des camps et aux désordres de la guerre, le militaire n'avait aucun respect pour la sainte profession et pour le dévouement de sa bienfaitrice. Souvent il repoussait avec rudesse ses officieux secours; quelquefois il l'assaillait d'injures grossières. Cette pauvre fille opposait à ces insultes une patience inaltérable, et finissait par vaincre, à force de bonté, le caractère emporté du soldat.

Un jour qu'il souffrait davantage, elle se présente devant lui tenant à la main une potion que le médecin avait ordonnée ; il refuse de la prendre ; elle insiste avec douceur. Du refus il passe aux injures et aux menaces. Elle le conjure de penser au danger qu'il court, aux suites que peut avoir son obstination. Convaincu à la fin qu'il ne pouvait se délivrer de son importunité, il feignit de se rendre, prit la

tasse qu'on lui offrait, et jeta tout ce qu'elle contenait au visage de la religieuse.

Cette pieuse fille s'éloigna sans murmurer ; mais, au bout de quelques instants, elle reparut au chevet du lit du malade avec le breuvage qu'elle avait apprêté de nouveau. Poussé à bout par une constance qu'il croit de l'obstination, le grenadier furieux saisit le vase et le brise en éclats : la liqueur jaillit sur les vêtements de la fille charitable. Il croit cette fois qu'après un pareil outrage elle ne s'exposera plus à revenir auprès de lui ; mais le militaire ne connaissait que le courage qui se montre sur le champ de bataille, il n'avait aucune idée de celui que peut donner la religion. La sœur s'approche pour la troisième fois :

" Prenez ce breuvage, lui dit-elle ; prenez-le, je vous en conjure, ne me refusez pas cette grâce."

Le malade ne sait plus s'il doit croire ce qu'il entend ; sa dureté a fait place à un attendrissement involontaire ; des larmes s'échappent de ses yeux :

“ Vous êtes un ange ! ” s'écria-t-il.

Et, saisissant le breuvage salutaire, il l'avala sans hésiter.

Cet homme dut la vie à la pieuse persévérance de celle qu'il avait traitée comme une ennemie. Il fut reconnaissant de cette faveur du ciel, et témoigna le désir de mieux connaître la religion qui inspire des vertus à la fois si douces et si élevées.

RÉPONSE D'UN BRAVE.

Le comte d'Arcourt disait au colonel d'Aguerre :

“ Le roi nous commande d'attaquer les îles de Lérins. On commencera par celle de Sainte-Marguerite. Croyez-vous pouvoir y descendre avec vos gens ?

— Dites-moi, mon général, le soleil entre-t-il dans cette île ?

— Eh ! oui, sans doute, il y entre.

— S'il y entre, mon régiment pourra bien y entrer. Il tint parole.

L'ESPÉRANCE.

Le fondement, le motif, la base de notre espérance, c'est la promesse que Dieu a daigné nous faire : il a promis d'être lui-même la récompense de ceux qui lui seraient fidèles, il a promis de nous accorder tous les secours qui nous seraient nécessaires afin de parvenir à la vie éternelle et d'obtenir la couronne de vie.

Par l'espérance, nous reconnaissons qu'il n'en est point de Dieu comme des hommes, qui sont sujets à l'inconstance et au changement et qui se trouvent souvent dans l'impuissance d'exécuter ce qu'ils ont promis.

L'espérance est un devoir imposé par le Seigneur, elle soutient les justes et console les pécheurs qui la pratiquent selon l'esprit de l'Évangile et qui y trouvent une ressource puissante pour sortir de l'état déplorable où le péché les a réduits.

O sainte Espérance, consolation de tous ceux qui souffrent en ce pauvre monde, sois toujours ma force et mon appui jusqu'au jour d'ineffable bon-

heur où, voyant pour jamais ce que j'espère, je me reposerai éternellement dans les embrassements de la divine charité.

SAINT THOMAS D'AQUIN.

Qu'ils sont rares ces hommes, mortels comme nous, qui ont entendu la voix de la Vérité dans toutes ses sphères, depuis le murmure qu'elle produit dans l'atôme, jusqu'à l'harmonie qu'elle fait tomber des lèvres de Dieu, et qui, paisibles possesseurs de ce concert, l'ont redit à notre oreille avec une puissance digne de notre âme, de l'univers et de Dieu lui-même! Tel fut saint Thomas d'Aquin...

Neveu de l'empereur Frédéric Barberousse, cousin de l'empereur Henri IV, descendant par ses ancêtres maternels de la maison normande de Sicile, il était donc né prince. De là, tout d'un coup, et par un seul bond, il s'élança jeune encore, à l'autre extrémité des choses humaines, il revêtit l'habit de moine mendiant. Il ne faut

pas s'en étonner, la solitude est la demeure naturelle de la pensée. Vivre de peu et avec peu de monde, défendre l'intégrité de sa conscience par des besoins bornés dans le corps et des satisfactions sans bornes dans l'âme, voilà le secret des héros de l'esprit. Toutefois l'éclat du sang, uni aux inspirations de la solitude et de la pauvreté, ne suffisait pas à préparer saint Thomas d'Aquin aux destinées que Dieu lui avait faites. C'est une loi que toute intelligence humaine doit se former par un enseignement reçu, qui l'élève à la hauteur où de génération en génération l'esprit humain est parvenu. Nul n'est à lui-même son principe et son initiation, il faut que le feu de la vérité, vivant dans un ancêtre spirituel touche l'âme qui s'ignore, et y allume un incendie qui ne s'apaisera que dans la dernière leçon de l'éternité. Ainsi fut donné pour maître à saint Thomas un homme inférieur à lui, mais à qui pourtant la postérité a laissé le nom de " Grand " que ses contemporains lui avaient décerné. Albert le Grand admit au pied de sa chaire

celui qui devait un jour surpasser sa gloire.

Prince, moine, disciple, saint Thomas d'Aquin pouvait monter sur le trône de la science divine. Il y monta en effet, et, depuis six siècles qu'il y est assis, la Providence ne lui a point envoyé de successeur ni de rival. Il est demeuré prince comme il était né, solitaire comme il s'était fait, la qualité seule de disciple a disparu en lui, parce qu'il est devenu le maître de tous.

L'Eglise doit à l'angélique piété de ce grand Docteur le suave office de la fête du Saint-Sacrement.

Saint Thomas d'Aquin, priez pour nous, communiquez à nos âmes quelque chose de cet esprit de retraite et de prière qui fit le caractère de votre vie.

LA SAINTE STATUE.

Je vous salue, Image ravissante,
Aux traits empreints d'ineffable beauté !
Quel doux aspect de mère caressante,
Paré de grâce et de virginité !
Que de lumière aux regards étincelle !
Que de bonté parle aux cœurs attendris !
O Notre Dame, êtes vous donc plus belle
Sur votre trône qu'au divin Paradis ?

Son front, plus pur qu'un ciel semé d'étoiles,
Semble à l'aurore, au bord du firmament,
Quand de la nuit elle perce les voiles,
Et donne au jour son premier ornement.
On reconnaît cette aurore nouvelle
Dont le Soleil de justice est le fils.
O Notre-Dame, êtes-vous donc plus belle
Sur votre trône qu'au divin Paradis ?

Un vêtement plein de magnificence,
Voudrait l'orner de plus d'attraits encor.
Quelle est la main qui grava l'espérance,
Sur son manteau d'azur aux franges d'or ?
Le drap flottant qui se joue autour d'elle,
Porte un Salve Regina dans ses plis.
O Notre-Dame, êtes-vous donc plus belle
Sur votre trône qu'au divin Paradis ?

Sous son regard on veut être sans cesse,
Les yeux baignés dans son rayonnement ;
A son aspect, en tressaillant d'ivresse,
L'âme se perd dans le ravissement.
Et cependant sa beauté maternelle
Nous cache encore des charmes infinis ;
O Notre Dame, êtes-vous donc plus belle
Sur votre trône, qu'au divin Paradis ?

L'HISTOIRE DE GRANDE ROSE.

Aux plus mauvais jours de la famine de 1877, il y avait à Pérani (Hindoustan), une famille de la caste des couraven, faiseurs de corbeilles. Bien que considérée comme noble, elle était un peu inférieure aux gens de cette caste. Cette famille était à l'aise avant la famine ; mais pour échapper à la mort elle fut réduite à vendre ses bœufs et ses bijoux. A l'heure où nous la trouvons, elle se compose de neuf personnes, couchées sur la terre nue et en proie à une faim cruelle. Dévorée par la tristesse, la pauvre mère relève le courage de son mari et lui dit :

"Lève-toi ! pourquoi mourir ici ? Le gouvernement donne à manger à Shennoïn, allons et échappons à la mort, si c'est possible !"

Ils partirent avec leurs enfants. Arrivés à deux milles de là, le père fatigué se coucha au bord du chemin ; bientôt ses yeux se voilèrent et le râle de la mort commença. La pauvre

femme se mit à moduler le chant funèbre.

Rose, aimable enfant de neuf ans, devait à l'affection d'un brahmine d'avoir moins souffert de l'aiguillon de la faim. Vite, elle courut au village le plus voisin, le maire envoya des gens pour transporter le malade ; mais on eut beau lui prodiguer des soins, il ne tarda pas à expirer.

Après avoir fait donner un peu de nourriture à la mère et aux enfants, le maire les fit reconduire dans leur village. Deux ou trois jours après, six enfants avaient rendu le dernier soupir. Grâce à la brahmine chez qui elle était presque toujours, Rose échappa à la mort et soigna sa mère de son mieux. Une fois un peu rétablie, Rose qui avait des parents à Vaïlamoïn, village voisin, alla les voir avec sa mère. Comme les affamés qui chaque jour se dirigeaient vers le missionnaire, elle reçut une aumône. Dans le même temps une quarantaine de païens étudiaient les prières pour devenir chrétiens. Rose trouva moyen de se mêler à eux. Son amabilité lui attacha

bientôt tous les cœurs. Le lendemain, les païens riches donnaient de la bouillie aux affamés ; la mère courut recevoir ce secours ; quant à Rose, elle resta avec les catéchumènes qui lui livrèrent un dernier assaut ; enfin, elle s'assit pour apprendre les prières. Dans l'après-midi, sa mère revint et trouva Rose à étudier.

Jusqu'à la famine, cette femme avait vécu dans l'aisance, et, comme tous les gens riches, avait pensé que le comble de l'ignominie consistait à embrasser la religion chrétienne. Aussi, ne put-elle contenir son indignation. en voyant sa fille avec les catéchumènes.

Que fais-tu là, lui dit-elle avec colère ? lève-toi et retourne chez nous.

— Non, je reste ici, je veux devenir chrétienne.

— Comment, tu veux me déshonorer en embrassant cette religion à laquelle ne viennent que les parias ?

Malheureuse ! abandonne ce dessein. Qui jamais dans notre caste, a seulement pensé à cette religion et qui, parmi nos parents voudrait nous re-

cevoir si nous y tombions ? lève-toi bien vite et suis-moi.

— Mon parti est pris, et tu auras beau faire, tu ne m'empêcheras pas d'être chrétienne.

Alors on vit une scène indescriptible. Cette mère désolée saisit à deux mains l'arbre le plus proche, et le tenant embrassé, commença d'une voix lamentable un chant funèbre.

" Me voilà donc condamnée au déshonneur ! O mon unique enfant, n'auras-tu pas pitié de la douleur de ta mère ? La condamneras-tu à l'infamie et à la mort causée par le chagrin de te perdre ? "

Son chant dura ainsi une heure. Après les pleurs, elle retourna auprès de sa fille et la saisit pour l'entraîner loin de là.

— " Je ne viendrai pas, dit Rose, tu as beau faire, ma résolution est prise."

Là-dessus, les autres catéchumènes intervinrent et dirent. Es-tu folle ? Pourquoi t'opposer au désir de ta fille, puisqu'elle veut être chrétienne, deviens-le aussi et tout ira bien.

La nuit on livra de nouveaux assauts

à la mère. Rose tenait toujours bon. Ce ne fut qu'après trois jours de raisonnements que la mère finit par dire : “ Eh bien, ma fille, soyons chrétiennes, puisque tu le veux. Rose, après son baptême, fut fidèle à tous ses devoirs de chrétienne, elle vivait de son travail avec sa mère. Irréprochables sous tous les rapports, la mère et la fille se sont fait un nom bien rare dans l'Inde, celui de ne jamais mentir et de ne jamais voler.

Cependant cette enfant n'avait guère d'espoir de trouver un mari chrétien. Plusieurs lettres écrites dans toutes les directions pendant deux ans, m'avaient appris qu'il n'y avait pas de chrétien de sa caste.

“ Pourquoi tant vous tourmenter à me chercher un époux, disait-elle souvent au missionnaire. Si vous voulez me marier, je le veux ; mais si vous ne trouvez pas, n'ayez pas peur que je me perde ; avec la grâce de Dieu, je me conserverai agréable à ses yeux.

Peu de temps après, contre toute attente, il se présenta un parti convenable pour Rose. Le mariage eut lieu.

La réputation d'honnêteté que ces deux jeunes gens s'étaient faite attira au mariage un grand nombre de païens. Depuis, ils vivent dans une paix admirable et communient régulièrement, tous les deux, tous les quinze jours.

LES CATACOMBES.

Les catacombes étaient des anciens cimetières. Celles qu'on voit auprès de Naples et de Nole sont vastes et creusées dans un terrain pierreux. Les catacombes de Rome sont étroites et extrêmement basses, excepté celles de Saint-Sébastien et de Sainte-Agnès. On n'y marche qu'avec difficulté, et l'on est souvent obligé de s'y traîner avec beaucoup de peine. D'ailleurs, la nature du sol n'a pas permis de les faire aussi vastes que celles de Naples, et la terre s'est éboulée en plusieurs endroits. Il y en a un si grand nombre autour de Rome, et elles ont tant d'étendue, qu'on peut les regarder comme une ville souterraine.

On ne pense qu'avec étonnement à la quantité prodigieuse de terre qu'il a fallu enlever pour former ces cavernes.

Plusieurs historiens sont persuadés qu'elles furent creusées par les Romains lorsqu'ils voulurent se procurer du sable et d'autres matériaux pour bâtir les murailles et les maisons de leur ville, et c'est ce que prouve le nom qu'elles portaient primitivement.

Les chrétiens ne furent jamais dans l'usage de conserver les corps morts comme les Egyptiens, ou de les brûler comme les Romains, ou de les abandonner aux bêtes comme les Perses ; ils suivirent ce qui était pratiqué par le peuple de Dieu dès le commencement du monde ; ils enterraient leurs morts avec décence et avec respect, vérifiant ces paroles : Que l'homme retournerait en poussière jusqu'à la résurrection générale.

Ils choisirent à Rome pour leurs tombeaux les cavernes dont nous venons de parler ; ils y creusèrent des espèces de loges de chaque côté pour recevoir les corps ; et lorsqu'ils les y

avaient déposés, ils en muraient l'entrée.

Les païens apprirent des chrétiens à enterrer leurs morts, et ils devinrent si attentifs à cet égard qu'on ne brûlait plus aucun corps dans l'empire sous le règne de Théodose-le-Jeune.

Les catacombes se nommaient originairement "Arenarium," comme qui dirait lieu où l'on tire le sable. On les appelait aussi "Cryptes" ou cavernes. Le mot "Catacombe" est formé de "Cumba," couche pour se reposer, et d'une préposition grecque qui signifie "auprès." On voit ordinairement une urne lacrymatoire ou un petit vase auprès des corps ; c'est-à-dire des ossements et de la poussière qui sont dans chaque loge. Si le vase est d'un rouge foncé, et que l'on remarque au fond un sédiment de sang, on juge qu'il y avait là un martyr. Sur la brique ou le mortier qui fermait l'entrée de la loge est ordinairement représenté quelque symbole, comme une fleur, une branche etc. etc. On y trouve rarement des noms avec des dates ou

d'autres notions qui puissent satisfaire les curieux.

Il est certain qu'on a enterré dans les catacombes une multitude innombrable de martyrs. Dans les actes et les calendriers des martyrs, il est dit de plusieurs de ces saints qu'ils furent déposés dans les cimetières de Saint Callixte, de Priscille etc. etc.. L'inscription annonce quelquefois un grand nombre de martyrs qui ont souffert ensemble.

Les premiers chrétiens visitaient souvent par dévotion les tombeaux des martyrs. Dans les temps de persécution, ils allaient se cacher dans les catacombes et s'y assemblaient pour célébrer les divins mystères : aussi les païens leur défendaient-ils d'entrer dans les cimetières : " Dans ma jeunesse, dit saint Jérôme, et quand j'étudiais à Rome, j'avais coutume de visiter, le dimanche, les tombeaux des apôtres et des martyrs. J'allais souvent dans les cryptes, qui étaient creusées bien avant sous terre, où l'on voyait les corps rangés de chaque

côté, et dont l'obscurité inspirait une sainte horreur."

De temps en temps on a transféré des catacombes les corps de plusieurs martyrs célèbres ; mais on en découvre encore tous les jours.

Les principaux symboles que l'on découvre dans ces cimetières sont : un cerf, qui représente la soif du chrétien après les biens invisibles ; une branche de palmier qui désigne la victoire ; un vaisseau qui est l'emblème de l'église ; une ancre, qui représente l'espérance ou la constance.

Mabillon fait remarquer que les symboles d'une colombe, d'une brebis, d'une olive, qui peuvent dénoter certaines vertus, ne dénotent pas pour cela le martyre ou la sainteté, et qu'on ne les regarde pas comme tels à Rome.

Les premiers chrétiens désiraient d'être enterrés auprès des tombeaux des martyrs, espérant avoir part à leurs prières et souhaitant ressusciter en leur glorieuse compagnie au dernier jour. Dans les VIme et VIIme siècles, on permettait d'enterrer dans les églises, avec les martyrs, les personnes recomman-

dables par leur sainteté et les enfants nouvellement baptisés. Ce privilège eut ensuite plus d'étendue. Si cependant, on fait attention aux paroles dont on se sert en consacrant les églises et les cimetières, on verra que les unes sont proprement pour les vivants et les autres pour les morts.

Le respect religieux que tous les peuples ont montré aux dépouilles des morts est fondé sur la raison et sur la foi. N'est-ce pas un sentiment raisonnable que celui qui porte les hommes à honorer les lieux qu'ont habités ceux qu'ils ont admirés ou aimés pendant la vie, et jusqu'aux meubles dont ils se sont servis ? C'est une sorte d'hommage rendu à l'excellence de leurs vertus et une preuve d'un souvenir affectueux. Le corps humain, cette œuvre admirable du Créateur, cette tente habitée par des âmes que nous admirons et que nous aimons, le corps, ce compagnon fidèle, cet associé à ses œuvres, ne mérite-t-il pas bien plus notre vénération qu'un amas de bois et de pierres, qui n'a d'autre mérite que d'avoir abrité contre les injures du

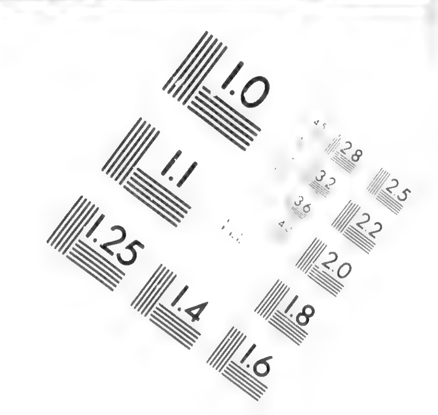
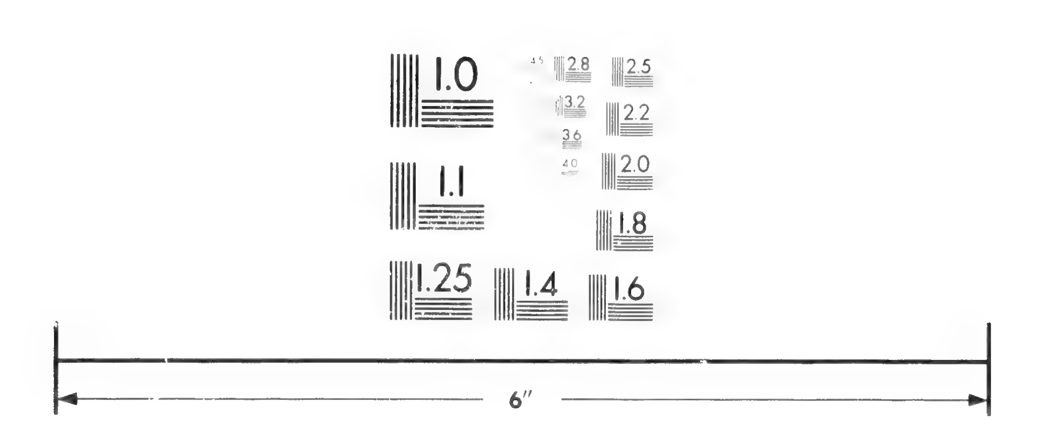
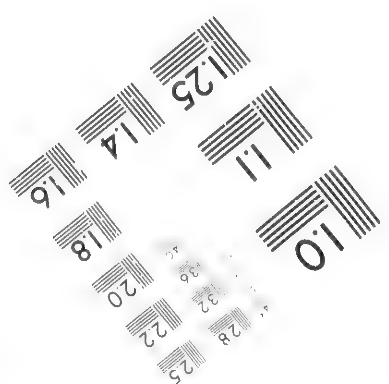


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

temps les objets de notre amour et de notre vénération.

MES SEIZE ANS ! A NOTRE DAME DU SACRÉ-CŒUR.

Je n'ai jamais pleuré, je suis si jeune encore !
Ma vie est, jusqu'ici tout charme, tout bonheur,
Je ne veux pas du soir, moi, j'aime mieux l'aurore
Laissez-moi mes seize ans, Reine du Sacré-Cœur.

Mon ciel est tout d'azur ; je souris car j'espère !....
Et cependant, parfois, je me trouble et j'ai peur ;
Je crains de voir le monde. Ah ! dans une autre sphère
Laissez-moi mes seize ans, Reine du Sacré-Cœur.

Aujourd'hui j'aime Dieu, je chante avec les anges,
Mais si ma voix, plus tard, devait, pour mon malheur,
M'attirer des mondains les profanes louanges !
Laissez-moi mes seize ans, Reine du Sacré-Cœur.

Si sous de faux plaisirs, il faut que je succombe ;
Si je devais, hélas ! m'éloigner du Seigneur !
O mère, dès ce soir, entr'ouvre-moi la tombe,
Et laisse mes seize ans se fixer dans ton cœur.

FIN TRAGIQUE DES CZARS DE RUSSIE.

Quand Pierre le Grand mourut, qu'est-ce qu'on dit en Europe ?

Que sa femme l'avait empoisonné, de concert avec son favori Mentchikoff.

Sa femme et son meilleur ami, qu'en pensez-vous ? N'est-ce pas surprenant, surtout si l'on pense que la première était une Allemande, servante d'auberge qui avait vu le feu de plus d'une façon quand il la fit impératrice, et que l'autre était un garçon pâtissier qu'il avait créé prince ?

Et Pierre III, son bisaïeul ? Qui le détrôna ? Une autre Allemande, sa propre femme, Catherine II. Par qui fut-il étranglé ? Par les frères Orloff, amants de la czarine. Ces Allemandes sont dangereuses en ménage.

Et son grand-père Paul I. Par qui fut-il assassiné ? La femme cette fois n'était pas dans l'affaire ; Pahlen,

Benningsen et cinquante autres gentilshommes de la plus haute volée le frappèrent de coups de sabre....

Voilà comment la couronne passait d'une tête à l'autre dans l'heureuse Russie et voilà aussi un souvenir qui ne peut guère rassurer le souverain actuel de ce grand empire.

LE SIGNE DE LA CROIX.

Partout où n'est pas la croix, Satan est le maître. Aussi, quand pour ses crimes une âme ou un pays est de nouveau abandonné à Satan, le premier acte de l'usurpateur est de faire disparaître le signe de la croix. C'est alors, et alors seulement que, n'ayant plus rien à craindre de ce signe redoutable, il agit en maître. Lorsque la Réforme s'intronisa en Allemagne et en Angleterre, partout elle abattit les croix, les brisa en morceaux, les jeta au vent ou les traîna dans la boue, au milieu des vociférations d'un peuple en délire. En 93, c'est par milliers qu'il

faut compter les croix abattues et mutilées sur le sol de la France. Et de nos jours, la foi du chrétien n'a pas de peine à reconnaître l'inspiration de l'enfer dans cet enlèvement de croix, de l'école, de l'asile, de tant de lieux où Satan veut régner et chasser Dieu.

Il y a donc lieu à l'époque où nous vivons de se renouveler dans la dévotion au signe de la croix. Rien n'est plus digne des réflexions d'un vrai serviteur de Jésus-Christ ; c'est son arme invincible, il doit s'en servir partout et en tout temps.

Faire résolûment, ostensiblement le signe de la croix, n'est pas une chose facultative. Qui le fait s'honore, qui ne le fait pas se déshonore.

L'homme et le monde vivent nécessairement sous l'influence de l'esprit du bien ou sous l'influence de l'esprit du mal. Aussi depuis dix-huit siècles les chefs de l'éternel combat n'ont qu'une voix pour nous crier de nous couvrir du signe de la croix.

LE VENDREDI SAINT.

Tout est morne, aujourd'hui, sur la terre oppressée,
La nature se voile et ma sombre pensée
Se replie et descend dans ma pauvre âme en deuil.
Pourquoi cette tristesse immense et ce mystère ?
Pourquoi ce noir manteau dont on couvre la terre
Comme on couvrirait un cercueil ?

Ah ! c'est que dans la nuit ténébreuse et profonde
Le nuage a crevé ; c'est qu'au-dessus du monde,
Sur un rocher obscur ou l'éclair éclata,
Dans un attroupement de sinistres nuées,
Sanglante, est apparue au milieu des huées,
La victime du Golgotha !

O Christ, lorsque ta main eut aplani la route ;
Lorsque quatre mille ans furent mis en déroute ;
Quand ton œuvre d'amour enfin fut achevé ;
Quand tout fut préparé sur la terre en ruine
Pour recevoir d'en haut la semence divine,
Le grain fécond de sénevé ;

Quand le monde aveuglé par l'esprit d'imposture
A ton flambeau divin, éclairant la nature,
Eut affermi son pas chancelant dans le tien ;
Quand, sur l'humanité souffrante de cette ombre,
Ton cœur eut déversé tous ses parfums sans nombre,
Tous les dictames qu'il contient ;

Quand sous les Oliviers, suant ton sacrifice,
Ta lèvre eut retrempé dans cet amer calice
Qui t'apportait la mort pour prix de tes combats ;
Quand on eut insulté ton cœur qui se dévoue,
En appliquant—sarcasme infâme,—sur ta joue,
Le lâche baiser de Judas ;

Hélas ! quand tout cela fut fait, la populace
Hurlante te jeta son mépris à la face.
Se railla de ton front par l'épine meurtri,

Dans son aveuglement, s'arrachant ta dépouille,
Te cloua, toi, Jésus, que leur vil crachat souille
Sur ce sublime pilori.

O Christ, que c'est bien là qu'éclate ta puissance !
Que c'est bien ce gibet qui prouve ton essence !
Il fallait être Dieu pour monter jusque-là !
Mourir pour le bourreau qui l'immole en sa rage,
Implorer le pardon pour celui qui l'outrage,
Dieu seul pouvait faire cela.

Soyez béni, Seigneur, pour cet acte suprême !
Pour nous qui tous les jours lançons notre blasphème,
Qui n'avons point, c'est vrai, cloué ton corps en croix,
Qui n'avons point frappé ta tête qu'on adore,
Mais qui, te connaissant, plus coupables encore,
T'avons outragé tant de fois.

Jésus, par cette croix où ta grande âme expire ;
Par ces clous enfoncés dans ta chair qu'on déchire ;
Par ton front incliné dans un morne abandon ;
Par ce fiel qui t'abreuve et ta longue agonie ;
Par ta mort qu'enveloppe une horreur infinie,
Jésus, grâce et pardon !

PENSÉES.

On est toujours sage en écoutant un conseil ; mais on ne l'est pas toujours en le suivant. Suivre les conseils sans vouloir les apprécier, ce n'est pas s'en servir ; c'est s'y assujettir et se rendre indiscrètement l'esclave de

celui qui les donne. La coutume ou la maxime de l'homme sage, lorsqu'on lui apporte des avis, c'est de les écouter, et de les recevoir civilement comme ami ; de les examiner comme juge et de les exécuter comme maître. Quand il fait ce qu'on lui a conseillé, il ne suit point l'opinion d'un autre, il suit la sienne.

Le destin ordinaire des esprits faibles quand ils sont élevés par la fortune à quelque rang d'autorité, est de périr par les conseils. La multitude des confidents fait auprès de ces puissances infirmes et aveugles, ce que fait la multitude des médecins auprès d'un riche malade.

Faites toutes choses avec conseil de peu de gens qui soient paisibles, sages et bons.

Il n'est permis ni par les lois de la religion, ni par celles de la raison et de la probité, d'abuser de la confiance d'autrui, en lui donnant un mauvais conseil qui favorise nos projets à ses dépens.

La conscience est le meilleur livre

de morale que nous ayons ; c'est celui qu'il faut consulter.

Les fortunes les plus hautes, ainsi que les cerfs-volants, veulent un bon vent, et ne tiennent qu'à un fil ; ce fil est mystérieux. Il est de chanvre, de lin ou de soie ; mais encore une fois, ce n'est qu'un fil.

Le devoir d'un père est de corriger les défauts de ses enfants ; le penchant de la mère est de les excuser ; le père doit les corriger, mais sans trop de rigueur ; la mère doit compatir à leurs faiblesses, mais sans trop de complaisance.

LA ROSE ET LES FLEURS.

Un jardinier, de grand matin,
S'apprêtait à cueillir une rose naissante,
La plus pure et la plus charmante
De toutes les fleurs du jardin.
Ses compagnes pleuraient son cruel destin,
Et leurs larmes tombaient en gouttes de rosée
Dont la terre était arrosée.
"Tu nous quittes déjà, chère petite sœur,
Et tu pars avant la journée.
Terminée !

Pourquoi la vie, hélas ! te fut-elle donnée,
Si tu devais sitôt en quitter la douceur ?
Mieux valait ne pas vivre, ou vivre davantage !"
Celle que l'on pleurait leur dit en son langage :
" Ah ! ne me plaignez pas et retenez vos pleurs,
Chères compagnes, douces fleurs !
Je vais orner la maison sainte
Qu'habite ici-bas l'Éternel :
Je vais dans la divine enceinte
Embellir, parfumer l'autel !
Jusqu'à ce qu'un souffle mortel
Me décolore et me flétrisse ;
Avec l'encens du sacrifice
Mes parfums monteront au Ciel.
Mondains, ne pleurez pas sur l'innocente vierge
Qui, s'éloignant de vous, se donne toute à Dieu
Et dont l'âme brûlant comme un pur et beau cierge,
De ses chastes amours parfume le saint lieu.

NAPOLÉON Ier FAISANT LE CATÉCHISME.

Il y a une trentaine d'années, l'archevêque de Bordeaux prenait les eaux en Savoie. Pendant le séjour qu'il y fit, le prélat rencontra la fille d'un général célèbre. Dans l'entretien qu'il eut avec elle, il fut tout étonné de l'entendre parler de la religion. Dans sa stupéfaction, il lui demanda qui avait pu l'instruire à ce point.

—Monseigneur, répondit-elle, après

Dieu, je dois mon instruction à l'empereur Napoléon. J'étais avec ma famille à l'île Sainte-Hélène. Un jour, j'avais alors dix ans, l'Empereur me dit : " Mon enfant, tu es belle et tu le seras encore plus dans quelques années ; mais ces avantages extérieurs t'exposeront à bien des dangers. Comment pourrais-tu y résister si tu n'es protégée par la religion ? Ton père n'en a pas, ta mère encore moins. Je prends le devoir qui pèse sur eux ; viens dès demain, je te donnerai ta première leçon. Et pendant deux années, j'allai au catéchisme de l'Empereur. Quand j'eus atteint douze ans, il me dit : " Tu es suffisamment instruite maintenant, il faut penser à ta première communion, je vais faire venir de France un prêtre pour te préparer, toi, à cette grande action, moi, à la mort.

LE PALLIUM.

Le Pallium, que le pape envoie aux archevêques, est un ornement qui se porte sur les épaules, et est terminé par deux pointes ou bandelettes qui tombent l'une par derrière, et l'autre par devant : il est fait de laine d'agneaux blancs et parsemé de croix noires. Les métropolitains le portent comme une marque de la juridiction spirituelle qu'ils ont sur les églises de leur province. On le regarde aussi comme l'emblème de l'humilité, de l'innocence et de la charité ; il sert à rappeler au prélat qui en est décoré qu'il doit, à l'exemple de Jésus-Christ, le prince des pasteurs, chercher la brebis égarée et la ramener au bercail.

Selon le cardinal Bona, on bénit à la fête de Sainte Agnès, et dans l'église de son nom, bâtie sur la voie Nomentane, ces agneaux blancs dont la laine doit servir à faire les " Pallium" ; on les garde ensuite dans quelques communautés de religieuses jusqu'à ce que le temps de les tondre soit arrivé.

Les " Pallium " faits de leur laine se déposent sur le tombeau de Saint-Pierre, et y restent pendant toute la nuit qui précède la fête de cet apôtre.

Le pape envoie le " Pallium " aux archevêques du patriarcat d'Occident, après leur élection et leur sacre ; mais ces prélats ne le portent qu'à l'église et durant les offices divins. Il se donne aussi aux légats apostoliques, et à quelques évêques suffragants dont les sièges jouissent des droits d'exemption ; tels que ceux de Bamberg en Allemagne, de Pavie en Italie.

C'est dans l'Orient que les évêques ont commencé à faire usage du Pallium.

En Occident le pape Symmaque envoya, au commencement du sixième siècle, le "pallium" à saint Césaire, évêque d'Arles, son vicaire dans les Gaules. Depuis ce temps-là, il a été envoyé aux légats apostoliques, ainsi qu'à plusieurs métropolitains.

Anciennement le " Pallium " n'était pas fait comme aujourd'hui ; c'était un véritable vêtement qui couvrait tout le corps et qui ressemblait à nos

chappes, avec cette différence qu'il était fermé par devant.

Au lieu du "Pallium" les évêques grecs portent présentement l' "omophorion" ou l' "humérale." C'est une large bandelette qui leur entoure le cou, puis qui descend sur la poitrine jusqu'au-dessous des genoux; elle est aussi parsemée de croix.

L'ARÉOPAGE.

L'Aréopage était ainsi appelé de deux mots grecs, qui signifient colline de Mars. Ce tribunal était aussi ancien que la ville d'Athènes; mais Solon lui avait donné une forme nouvelle et plus de dignité. Les aréopagites n'étaient primitivement qu'au nombre de sept; ils furent quelquefois jusqu'à deux ou trois cents. On n'admit, parmi eux, pendant quelque temps, que ceux qui avaient été archontes. On donnait ce nom aux magistrats annuels qui gouvernaient souverainement la république, et par les

noms desquels on comptait les années à Athènes, comme on les comptait à Rome par ceux des consuls. Il fallait, pour être reçu dans l'aréopage, avoir des mœurs irréprochables.

L'assemblée de ce tribunal se tenait toujours la nuit, et la sévérité de ses jugements les rendait très redoutables.

L'idée que l'on avait des aréopagites leur attirait une vénération universelle et leurs décisions étaient regardées comme des oracles.

DES DIACONESSES.

Anciennement, les diaconesses étaient des veuves ou des filles âgées que l'évêque consacrait à Dieu par l'imposition des mains accompagnée de certaines prières. Elles étaient destinées, non à partager les fonctions cléricales, mais à assister les ecclésiastiques au baptême des femmes adultes, qui se donnait par immersion; à instruire en particulier les catéchu-

mènes de leur sexe, à les aider dans leurs maladies, à procurer les secours nécessaires aux confesseurs détenus en prison, à garder la porte de cette partie de l'Eglise où étaient les femmes. On a cessé de voir des diaconesses aussitôt que l'on a cessé dans l'Eglise de donner le baptême par immersion.

LA CHARITÉ.

L'amour de Dieu; c'est la fin de l'homme ici-bas, il n'est sur la terre que pour aimer Dieu, et cet amour doit s'augmenter tous les jours de sa vie. Dieu nous est indispensable ; chaque moment de notre existence et chacune des grâces qui accompagnent tous les instants de notre vie sont autant de bienfaits que nous recevons de sa main libérale : quel puissant motif de l'aimer de tout notre cœur !

L'amour de Dieu est la marque la plus sensible de la prédestination car,

comment un cœur qui brûle en ce monde des ardeurs de la divine charité, pourrait-il manquer d'arriver à la céleste patrie où ses désirs l'ont si souvent porté; comment pourrait-il manquer d'aller se perdre dans ce feu consumant de la Divinité qu'il a adorée, servie et aimée sur la terre.

L'amour de Dieu, c'est le devoir le plus doux et le plus consolant de l'âme chrétienne ; c'est un devoir que personne ne peut nous empêcher de remplir, et sur lequel les circonstances n'ont aucun contrôle. Si à l'amour de Dieu nous joignons l'amour du prochain, nous remplirons parfaitement le commandement de la divine charité et nous accomplirons toute la loi.

Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et j'aime le prochain pour l'amour de vous.

EUSÈBE SENÉCAL & FILS, Imprimeurs, Montréal.

TABLE DES MATIÈRES.